Fonction et champ de la parole et du langage

Jacques LACAN

SESAM du 4 octobre1986 au 5 juin 1993

Notes explicatives :
- Les textes en caractère gras sont des phrases de Lacan extraites de « Fonction et champ de la parole et du langage » dans les ÉCRITS Le seuil – Le champ Freudien (1953)".
- Les textes en italique sont la transcription de notes de participants ou d'un enregistrement pris au cours du séminaire.
- Les textes en écriture droite sont écrits par Denis Vasse : ils ont été distribués au Séminaire du Samedi ou relevées dans les archives (en bleu).
- La numérotation des pages du texte de Lacan : le premier chiffre est celui de l'édition complète des Écrits, Le Seuil le champ Freudien. Le second chiffre celui des Écrits dans la collection « Points »

4/10/86

LIMINAIRE 86-87
Un séminaire de lecture

Il y a dans un « séminaire de lecture » une inévitable tendance à devenir un groupe de lecture : ce n'est pas tout à fait pareil.

« Séminaire » vient de semer et semer de semences et le Seminarium est en latin « une pépinière » : un séminaire de lecture est un lieu où l'écrit redevient graine dans le terrain de chacun de ceux qui y participent. Dans cette participation, des forces opposées se conjugue parfois jusqu'à la contradiction, toujours dans l'antinomie. Il y a une antinomie en effet entre lire véritablement un texte et le ou les sentiments qui unissent dans la semblance ou dans la dissemblance ceux qui font un groupe de lecture.

C'est nécessairement dans cette articulation de la lecture et de l'adhésion à un groupe que jouent toutes les projections que nous faisons les uns sur les autres et qui nous conduisent à dire que le groupe autorise le développement de notre pensée ou de notre parole ou au contraire l'inhibe. C'est du coté de l'inhibition que les choses deviennent délicates : dans l'immédiateté inhérente à toute projection nous pensons toujours que l'empêchement vient du dehors, que c'est le comportement des autres qui nous empêche de réfléchir et/ou de parler. Et ceci est d'autant plus dangereux que cela peut être exact.

C'est exact mais pas vrai pour autant.

Ce qui est vrai, c'est que cet empêchement extérieur, par les autres, vient se substituer à l'inhibition intérieure, c'est-à-dire au refus inconscient de laisser s'accomplir en nous l'acte même de la lecture.

Ce processus est celui-là même de la résistance auquel tout analyste est censé avoir eu affaire en lui-même, qu'il est maintenant, au prix payé d'un constant travail, censé repérer en lui-même… pour ne pas épingler les résistances de son patient au titre de sa propre inhibition… en croyant que c'est lui, le patient, qui l'empêche… avec tous les autres… de travailler correctement… et de dire ce qu'il a à dire.

C'est à cet endroit pour chacun d'entre nous que s'articule notre travail ici et notre travail dans le secret de la cure. C'est à cet endroit que les projections, les mauvaises humeurs, les accusations ou les sympathies peuvent s'arranger… C'est à cet endroit – pour ma part et même si ce n'est pas toujours commode – j'essayerai de ne jamais mettre le nez : non par délicatesse que je n'ai pas, mais parce qu'en aucun cas je ne puis m'y sentir autorisé. Rien à voir donc ici avec ce qu'ailleurs on peut appeler dynamique de groupe. Il s'agit d'un séminaire de lecture.

Nous avons déjà réfléchi sur l'acte de lecture (octobre 80). Je voudrais redire ici – pour notre méthode – qu'il a deux faces ou deux directions. Cela peut se formuler ainsi :

1 - Qu'est-ce que les mots, le texte veulent dire ?

2 – Qu'est-ce que ça me dit ? Comment ça me parle ?

La plus grande difficulté des groupes de lecture tient à la confusion entre le texte lu et le ça.

Nous lisons un texte et nous nous demandons ce que ça veut dire !

Le ça - désigne-t-il de manière démonstrative et extérieure le texte écrit sur la page ?

- ne désigne-t-il pas aussi le ça qui parle en nous ?

C'est au prix de cette confusion qu'au cours du travail nous risquons d'attribuer aux autres ce que ça nous dit et que nous ne voulons pas entendre… ou inversement… de nous laisser porter par ce que disent les autres… sans que ça nous dise rien : position confortable et fréquente qui stérilise la pépinière et transforme un séminaire en bain de mots apparemment maternant (le bain) qui entretient secrètement la haine et la jalousie.

Cette confusion entre le texte lu et le ça nous indique le lieu de notre travail et de notre discernement entre ce que les mots veulent dire relativement au système de langage (convention) et ce que « ça » nous dit quand nous lisons. Transformer la confusion en articulation où l'acte même de lire se structure : voilà qui nous fait avancer des deux côtés à la fois, et du côté de l'élaboration (et de la précision) du langage et du côté de l'émergence de la parole dans celui qui lit.

À l'exactitude du déchiffrement du texte (rapport du langage) répondra ou correspondra la rigueur de ce qui parle en nous dans cette incessante et toujours nouvelle expérience que ce qui parle en nous… ce n'est pas tellement le langage (comme on peut le croire au premier abord) mais c'est la chair comme nous l'apprend le concept même d'inconscient.

C'est la chair qui parle dans les mots et elle ne le sait qu'à découvrir son refus de parler… dans le symptôme : découverte du mensonge dont l'inconscient est le lieu.[1]

Rien d'étonnant alors à ce que l'acte de lecture (auquel nous introduit la psychanalyse) nous conduise à se laisser se réarticuler de manière vivante, c'est-à-dire dans la résistance qui dénonce le refus et du même coup le désir de savoir, les mots et la parole, les mots que l'on sait à la parole qu'on ne sait pas, le texte lu et ça qui parle et qui écoute.

Ce rapport des mots à la parole (et aussi bien du sujet de l'énoncé à celui de l'énonciation), c'est rigoureusement l'inconscient dont Lacan nous dit, avec l'introduction du concept de signifiant, qu'il est structuré comme un langage. Et les signifiants nous dit-il sont captifs du corps.

Il y a trois grandes parties dans ce texte :

[1] « L'inconscient est ce chapitre de mon histoire qui est marqué par un blanc ou occupé par un mensonge ». (p. 259)

1- La PAROLE : la parole et la question du sujet. La parole vide et la parole pleine dans la réalisation psychanalytique du sujet.

2- Le LANGAGE : la psychanalyse, c'est à l'intérieur du langage qu'elle a lieu et non une interprétation sur ce que dit le patient et la manière dont il se comporte dans la réalité.

3- L'INTERPRÉTATION. Les résonnances de l'interprétation et le temps du sujet dans la technique psychanalytique.

En plus bref : 1 - La parole et la question du sujet
2 - Le langage et le champ de l'analyse
3 – L'interprétation ou de l'un à l'autre

Sur le plan des mots, de leur rapport au langage, nous aurons, me semble-t-il, plus de difficultés à lire Lacan que Freud. Cette difficulté du premier temps : « qu'est-ce que le texte écrit veut dire ? » risque constamment de précipiter le lecteur dans le second temps et faire croire, lui faire croire, à peu de frais finalement, que ce-que-le–texte-dit-c'est-ce-que-ça-lui-dit. Nous retrouvons la confusion repérée plus haut.

Je veux dire par là que même lorsque la signification langagière du texte de Lacan est ambiguë… c'est bien de cette ambiguïté qu'il faut repartir… et non de son effacement par l'affirmation de la conviction du lecteur.

À l'exactitude du déchiffrement répondra la rigueur de ce qui parle en nous. Ce qui parle en nous ce n'est pas tellement le langage mais c'est la chair comme nous l'apprend le concept même d'inconscient. L'inconscient c'est ce qui va se révéler en nous sous la forme d'une chair qui bafouille (actes manqués, lapsus…).

Cet exercice n'est pas facile et j'ai vu plus d'une dispute à cet endroit.

Je vous proposerai de lire le texte lui-même et non sa présentation dans une première préface lors de sa parution ou dans la seconde en 66 lors de la publication du volume « ÉCRITS ».

<u>Introduction</u> *(p. 242 p. 117)*

« Chair est composée de soleil. Comment cela peut-il se faire" ? »
Browning

Dans ce texte Lacan met en évidence la dérive de la psychanalyse et essaie de montrer comment s'en sortir.

(p. 242 p. 117)

Tel est l'effroi qui s'empare de l'homme à découvrir la figure de son pouvoir qu'il s'en détourne dans l'action même qui est la sienne quand cette action la montre nue.

Notes. - … qu'il se détourne de la figure de l'action même qui est la sienne

- … quand cette action montre sa figure nue

Quelle est l'action de la psychanalyse qui montre nue l'action du pouvoir de l'homme ? C'est la parole, c'est que ça parle.

On peut suivre à mesure des ans passés cette aversion de l'intérêt quant aux fonctions de la parole et quant au champ du langage. Elle motive les « changements de but et de technique » qui sont avoués dans le mouvement et dont la relation à l'amortissement de l'efficacité thérapeutique est pourtant ambiguë.

La psychanalyse met à nu la figure de l'homme qui parle. Elle motive donc l'aversion. La phobie n'a pas d'autres racines que la peur de parler. Elle profite du mensonge par déplacement sur l'objet. Y a-t-il une parole en nous qui soit découvrable autrement que par la médiation du mensonge ? D'où, l'effroi.

Ce qui doit être attendu chez l'analysant dans les phobies c'est la découverte du mensonge, or la peur phobique c'est justement ne rien vouloir savoir du mensonge.

8/11/86

Essayons de dessiner la topique de ce mouvement. À considérer cette littérature que nous appelons notre activité scientifique, les problèmes actuels de la psychanalyse se dégagent nettement sous trois chefs :

Ce mouvement ce sont les résistances de l'objet dans la technique.

A) Fonction de l'imaginaire, dirons-nous, ou plus directement des fantasmes dans la technique de l'expérience et dans la constitution de l'objet aux différents stades du développement psychiques. L'impulsion est venue ici de la psychanalyse des enfants… (dans) l'approche des structurations préverbales. C'est là aussi que sa culmination provoque maintenant un retour en posant le problème de la sanction symbolique à donner aux fantasmes dans leur interprétation.

« Préverbal » : quelque chose existe avant les mots, la fonction symbolique. Certains analystes de l'époque pensaient que s'il n'y a pas un endroit où ça parle chez l'enfant, on peut se demander où sera la sanction de l'interprétation : ça ferait croire que quand il n'y a pas symbolisation ça ne parle pas. La fonction symbolique c'est ce qui débouche sur la parole. Ce qui n'a pas de sanction n'est pas humain. Le mensonge suprême c'est de croire que les mots parlent par eux-mêmes. La parole traverse l'imaginaire. Nous ne pouvons ouvrir l'imaginaire que dans la mesure où ça parle en nous. Une fonction de l'imaginaire, faute d'être articulée par une sanction symbolique, se trouve déconnectée de ce qui parle en l'homme. C'est à cette ouverture que Lacan pointe l'effroi.

(p. 243 § 1 – p. 118 § 2)

B) Notion des relations libidinales d'objet qui, renouvelant l'idée de progrès de la cure, remanie sourdement sa conduite… La psychanalyse y débouche sur une phénoménologie existentielle, voire sur un activisme animé de charité. Là aussi une réaction nette s'exerce en faveur d'un retour au pivot technique de la symbolisation.

La phénoménologie et la charité se réfèrent à des principes différents de la psychanalyse. Vouloir que ça progresse par son intermédiaire, par la passation des stades, s'oppose à la symbolisation. « Ça remanie sourdement sa conduite ». Si on reste fixé sur ces repères imaginaires (les stades), on n'écoute plus. La libido n'est pas caractérisée ou définie par un objet. Quel est l'objet de la libido ? C'est l'Autre. Le désir de l'homme est le désir de l'Autre.

C) Importance du contre-transfert et, corrélativement de la formation du psychanalyste.

Pour rendre compte de l'analyse, il est demandé qu'en fin de cure l'analyste expose tous les tenants et aboutissants de sa personnalité. Lacan y oppose une théorisation de ce que pourrait être la présence repérable de l'analyste. On va s'enfoncer de plus en plus dans ce que nous ne savons pas, à savoir qui nous sommes. C'est la fonction de la parole qui est en jeu : ce qui fait que quelque chose se décroche entre analyste et analysant au lieu de se référer à l'inconscient ineffable. Quand la parole devient tierce, l'analysant nous sourit. Il ne sait plus si c'est lui ou nous qui l'avons dit : nous sommes introduit par l'analysant dans une égalité de sujet. L'analyste en fin d'analyse perd sa position de prestige. Ce n'est pas toujours facile car c'est souvent l'imaginaire qui gouverne et nous tombons toujours dans ce que nous dénonçons.

D'où l'importance de la formation du psychanalyste dans les questions connexes :

- contre-transfert

- fin de la cure

- analyse didactique.

La tentation pour le psychanalyste est d'abandonner les fondements de la parole.

6/12/86

(p. 245 § 2 - p. 120 § 6)

Dès lors si l'on mesure à sa masse l'importance que le groupe américain a pour le mouvement analytique, on appréciera à leur poids les conditions qui s'y rencontrent.

Dans l'ordre symbolique d'abord, on ne peut négliger l'importance de ce facteur… comme d'une constante caractéristique d'un milieu culturel donné : condition ici de l'anhistorisme où chacun s'accorde à reconnaître le trait majeur de la communication aux U.S.A. et qui à notre sens, est aux antipodes de l'expérience analytique.

Lacan reprend les trois points, symbolique, imaginaire et réel. L'ordre symbolique chez les Américains ça ne marche pas parce qu'ils sont anhistoriques.

En effet le symbolique est lié à l'histoire et à la légalité, l'action humaine des lois. Il faut donc rétablir la partie d'histoire que notre inconscient nous subtilise. Mais dans sa théorie le symbolique va passer de l'histoire et la loi au symbole algébrique. Les gens qui ne veulent pas avoir accès à leur histoire ont un maniement mathématique du langage. Les lieux de la géographie remplacent les lieux du corps historique pour certains patients qui n'ont pas accès à leur histoire, ces personnes ont une précision mathématique du langage. Lacan ira de plus en plus vers la psychose, vers une métonymie presque pure du langage sans métaphore et sans repères historiques. Il se détache donc de la représentation du sujet telle que je l'entends, à savoir que la parole est objet d'échange et pivot de l'axe symbolique. Dès qu'on parle vraiment à quelqu'un, on lui donne la qualité de sujet. La parole est un objet par lequel nous échangeons nos prérogatives de sujet. La parole n'existe comme objet que dans l'échange.

La question qui hante Lacan c'est la question de l'être du sujet, mais il ne va développer la sphère symbolique qu'en temps qu'elle se détache du sujet.

Dans l'analyse c'est la résistance que nous avons à analyser et non le contenu du discours, c'est-à-dire le matériel. Or nous finissons par croire que nous pouvons analyser le matériel qui nous est apporté.

La résistance se manifeste au lieu du noyau pathogène qui se répète comme un leitmotiv (la partition) : c'est le lieu même de la résistance. C'est dans la lecture de cette partition (si on écoute ce qui se dit) que va se faire la reconnaissance du leitmotiv (de la répétition). La résistance cherche à se dire mais n'y parvient pas. Plus le discours de l'analysant s'approche de ce qui parle en lui mais y résiste, plus la résistance augmente.

Le point terminal, c'est ce qui parle dans la résistance : alors ça s'ouvre, ça parle. Plus nous sommes près de la résistance, plus la tension est grande et c'est souvent quand ça s'ouvre qu'on se débine et qu'on dit qu'on est guéri.

Ce qui provoque le maximum de résistance c'est le viol. Ça n'exclut pas ce que Freud nous a appris sur les stades mais ça ne fait pas progrès et nous nous trompons si nous croyons comprendre ce qui se passe au niveau des stades car ce dont il s'agit, c'est du sujet dans un rapport avec la parole. Il n'y a silence chez l'analyste que là où la répétition de l'autre parle.

L'interprétation est toujours une erreur : elle n'est jamais tout à fait juste mais elle n'est pas pour autant un mensonge. Cette position ne s'enseigne pas. On ne la pratique qu'en y accédant et à partir d'un travail sur soi. Une interprétation véritable c'est ce qu'on ne peut pas ne pas dire. Le silence ne peut en aucun cas être une position comportementale. L'analysant sera sensible non à ce que vous pensez mais à votre patience, une patience qui est une position de souffrance. La tentation est de comprendre pour ne pas entendre la résistance.

Être Maître de la parole c'est s'y soumettre dans le silence sinon on est dans une position imaginaire. Freud lors du passage de la première à la deuxième topique a introduit le Cs et l'Ics dans chacune des instances de la première topique. Le Moi, le Surmoi et le Ça parlent en chacune de ces instances comme en chacun des stades. Ça parle partout et toujours, pas seulement dans le Ça de ça parle. C'est la vérité qui parle.

L'unité du sujet pour Lacan c'est sa division, c'est l'unité symbolique qui surgit de la rencontre. Ce qui parle en nous et dans le monde, ce n'est pas une question analytique car il n'y a que le silence de l'Autre qui peut y répondre. On n'éprouve notre unité de sujet d'abord que comme aliénée dans le dédoublement imaginaire du moi au moi. C'est de parler qui nous fait accéder à la division et nous fait trouver notre unité que divisée.

Texte de Denis Vasse provenant des archives BML (p. 242 p. 117)

L'ordre humain se caractérise par ceci,
que la fonction symbolique intervient à tous les moments
et à tous les degrés de son existence.

L'effroi qui s'empare de l'homme, dit Lacan, est tel lorsqu'il découvre la "figure" de son pouvoir d'homme, qu'il se détourne de cette figure quand l'action de la découvrir la montre nue.

C'est la psychanalyse qui a cette action : de montrer nue la figure du pouvoir de l'homme. La psychanalyse... pour autant que chaque psychanalyste en fait l'expérience.

De cet effroi, poursuit Lacan, naît l'aversion de l'intérêt quant aux fonctions de la parole et au champ du langage. Et le détournement (aversion) que cette aversion suscite, motive les changements de but et de technique dans la pratique psychanalytique.

Avec tout ce que cela entraîne d'amortissement de l'efficacité thérapeutique.

Avec ce détournement de l'intérêt relativement à ce qui parle en l'homme et qui fait peur, se trouve promu tout un discours sur l'objet qui dit bien la résistance consécutive à l'effroi. Mais la dialectique même de l'analyse ne peut qu'y reconnaître un alibi du sujet.

Après avoir énuméré sous trois chefs, les problèmes actuels de la psychanalyse à la lumière, si l'on peut dire, de la dérive à laquelle ce détournement donne lieu, Lacan conclura, deux pages plus loin : **"Nul doute que ces effets, - où le psychanalyste rejoint le type du héros moderne qu'illustrent des exploits dérisoires dans une situation d'égarement -, ne pourraient être corrigés par un juste retour à l'étude où le psychanalyste devrait être passé maître, des fonctions de la parole."(**244)

Voici les trois rubriques :

A. Une fonction de l'imaginaire qui, faute d'être articulée par une sanction symbolique à donner aux fantasmes dans leur interprétation, se trouve déconnectée de ce qui parle en l'homme et donne lieu aux tentations d'un imaginaire qui se redouble sur lui-même, comme avec, dans la psychanalyse d'enfants, l'approche des structurations préverbales.

B. Une notion des relations libidinales d'objet qui, faute d'être référé au pivot technique de la symbolisation, débouche sur une phénoménologie existentielle, voire sur un activisme animé de charité.

C. L'importance accordée à la formation du psychanalyste dans les questions connexes du contre-transfert, de la terminaison de la cure et de l'analyse didactique. Cette importance oscille entre la reconnaissance de l'être du psychanalyste (sa personnalité ?) qui serait à exposer, en fin de cure, pour rendre compte de sa conduite, et l'approfondissement toujours plus poussé du ressort inconscient qui échappe à toute connaissance. Pour échapper au gouffre en abîme de cet entre-deux, il convient de faire retour à la parole en tant qu'elle fonde originairement l'un et l'autre versant.

Dans l'examen de ces trois fronts,

. celui de l'interprétation des fantasmes,

. celui d'un certain parcours de la libido balisé par la différenciation des objets ou de l'objet dans une certaine idée de progrès de la cure,

. celui du transfert et de son maniement,

Lacan constate que la tentation qui se présente à l'analyste est celle d'abandonner le fondement de la parole et ce justement dans des domaines où son usage, pour confiner à l'ineffable, requerrait plus que jamais son examen : à savoir la pédagogie maternelle, l'aide samaritaine et la maîtrise dialectique.

Sans ce retour à la parole, la pédagogie maternelle (paragraphe A) risque fort en effet de se trouver confisquée, au bénéfice de langages qui sont compensations offertes à l'ignorance, dans un imaginaire sans sanction symbolique, sans ruptures, sans parole. Sans ce retour, l'activisme existentiel et charitable (paragraphe B) n'a plus qu'à suivre les rails du repérage et de la désignation des objets, et c'est au bénéfice de la même ignorance : ce qui parle. Enfin, avec la maîtrise d'une dialectique extérieure à la position même du transfert (paragraphe C), c'est d'une domination de ce qui se passe dans la cure qu'il s'agit et non d'une "obéissance" à ce qui s'y passe et qui met la parole elle-même en position tierce et non le jugement de l'analyste sur l'analysant ou sur lui-même.

*À lire ainsi Lacan, il ne me semble pas que l'on s'éloigne de l'esprit qui le fait écrire, et, en tout cas, on ne s'éloigne pas de la lecture de Freud... ou du moins de la position de

maître que Lacan reconnaît à Freud (244) et qui, lorsqu'il s'agit de la question de la parole où Lacan nous introduit, consiste à s'y SOUMETTRE.

Nous l'avons remarqué à plus d'un tournant de l'œuvre de Freud, c'est bien pour ne pas avoir lâché la question de la fonction et du champ de la parole et du langage qu'elle va bondir et rebondir de contradictions découvertes en conceptualisations contradictoires promues pour ne pas concéder à la satisfaction de la clôture du discours, dans des effets de transmission répétitive, obsessionnelle dans l'usage, sinon dans la genèse, des rites religieux.

Et c'est cela qu'en relisant Freud, Lacan dénonce au nom même de la psychanalyse :

"L'analogie s'accentue à considérer la littérature que cette activité produit pour s'en nourrir : on y a souvent l'impression d'un curieux circuit fermé, où la méconnaissance de l'origine des termes engendre le problème de les accorder, et où l'effort de résoudre ce problème renforce cette méconnaissance.

Pour remonter aux causes de cette détérioration du discours analytique, il est légitime d'appliquer la méthode psychanalytique à la collectivité qui le supporte.

Parler en effet de la perte du sens de l'action analytique est aussi vrai et aussi vain que d'expliquer le symptôme par son sens, tant que ce sens n'est pas reconnu."(p. 244 § 5 - p. 102 § 1)

Nous avons reconnu dans les contradictions non gommées de Freud le ressort qui va l'autoriser, moyennant l'introduction d'un principe de division dans les différentes instances qu'il a d'abord décrites, à passer de la première topique à la seconde.

Et c'est bien de cette division structurale entre le moi et le je - dans l'ordre de ce qui parle dans un rapport à l'Autre - que Lacan dira qu'elle est la condition du SUJET PARLANT, celle du PARLÊTRE.

On pourrait dire : l'unité du sujet est sa division, division sans laquelle le sujet n'est plus "un parmi d'autres" dans son rapport à l'Autre, mais s'abolit dans le redoublement en abîme d'une instance imaginaire qui ne le représente plus.

S'il en est vraiment ainsi, nous n'éprouverons jamais notre unité de sujet que comme d'abord aliénée, virtuelle.

Lacan le dit dans le livre II du Séminaire, à la page 66 :

"Toute la dialectique que je vous ai donnée à titre d'exemple sous le nom de stade du miroir est fondée sur le rapport entre, d'une part, un certain niveau des tendances, expérimentées - disons pour l'instant, à un certain moment de la vie - comme déconnectées, discordantes, morcelées - et il en reste toujours quelque chose - et, d'autre part, une unité avec quoi il se confond et s'appareille. Cette unité est ce en quoi le sujet se connaît pour la première fois comme unité aliénée, virtuelle. Elle ne participe pas des caractères d'inertie du phénomène de conscience sous sa forme primitive, elle a, au contraire, un rapport vital, ou contre-vital, avec le sujet. (...) Cette dialectique est présente dans l'expérience, à tous les niveaux de la structuration du moi humain."

En introduisant la division conscient/inconscient en chacune des instances de la seconde topique - ça, moi, surmoi - Freud échappe au dédoublement stérile du conscient, d'un côté, et de l'inconscient, de l'autre. En termes lacaniens, nous dirions que, dans le monde humain, ça parle partout et toujours déjà. Si le monde humain, si la loi comme les machines... sont faites avec des paroles, si le monde humain est symbolique, en un mot, la machine humaine l'est aussi, mais faite d'instances où ça parle, elle pose la question, à la lumière des paroles, de ce qui parle, du Sujet ou de la Parole comme telle.

Lacan en pose très ouvertement la question :

"... c'est en tant qu'il est engagé dans un jeu de symboles, dans un monde symbolique, que l'homme est un sujet décentré. Eh bien, c'est avec ce même jeu, ce même monde, que la machine est construite. Les machines les plus compliquées ne sont faites qu'avec des paroles.

La parole est d'abord cet objet d'échange avec lequel on se reconnaît, et parce que vous avez dit le mot de passe, on ne se casse pas la gueule etc... La circulation de la parole commence ainsi, et elle s'enfle jusqu'au point de constituer le monde du symbole qui permet des calculs algébriques. La machine, c'est la structure comme détachée de l'activité du sujet. Le monde symbolique, c'est le monde de la machine.

La question s'ouvre alors de ce qui, dans ce monde, constitue l'être du sujet.

Certains sont fort inquiets de me voir me référer à Dieu. C'est pourtant un Dieu que nous saisissons ex machina, à moins que nous n'extrayons machine ex Deo." (Livre II p. 63)

La parole est donc objet d'échange. Non pas simplement un objet que l'on échange contre un autre. Mais ce qui n'existe comme objet que dans l'échange. Là où il n'y a pas d'échange, il n'y a pas de parole. Et qu'est-ce qui s'échange dans cet objet d'échange ? La reconnaissance que l'autre indéterminé - le il - est un tu, c'est à dire un je, un sujet pour moi qui suis, dans le même acte, un sujet pour lui. Dans la parole, ce qui s'échange, c'est la prérogative d'être un sujet de droit.

Le symbole comme structure de l'homme dans la parole qui s'échange... se détache de l'activité du sujet : et c'est le cas de la machine comme telle, mais aussi de la loi, l'instance qui régit le droit, de la loi comme telle. En d'autres termes, les mots ou les paroles se détachent de ce qui parle ou de la parole en tant qu'elle est "objet d'échange des prérogatives de sujet".

En d'autres termes, l'échange peut régir le monde des représentations, le symbole peut régir l'imaginaire, en se détachant de l'activité du sujet parlant, c'est-à-dire de ce qui lui donne une position de droit dans le monde : les psychotiques parfaitement adaptés à ce monde nous le disent en clair : c'est comme si je n'avais pas le droit de vivre... dans ce monde.

La question s'ouvre alors - comme dit Lacan - de ce qui, dans ce monde, constitue l'être du sujet.

L'ouverture de cette question conduit l'homme à découvrir la figure de son pouvoir : et la figure de ce pouvoir se donne à contempler non seulement dans le monde symbolique des paroles qui s'échangent, mais encore dans l'ouverture de ce monde au RÉEL. Cette ouverture pose la question de l'être du sujet que la psychanalyse soutient du concept d'inconscient. Ce concept d'inconscient, il articule les mots à la chair et la chair à ce qui parle en elle là où nous ne pensons pas. "**C'est là**, dit Lacan, dans le livre XX de son Séminaire (p. 25, Encore), **l'épreuve où, dans la psychanalyse de quiconque, si bête soit-il, un certain réel peut être atteint."**

Parvenir à la figure nue du pouvoir de contempler le réel en se laissant parler : voilà l'effroi dont parle Lacan.

L'effroi vient de ce que lorsque nous sortons du dédoublement imaginaire (le jeu des paroles, des lois et des machines entre elles) pour être introduit à l'acte d'une parole de Sujet qui nous constitue dans un rapport à ce que nous ne savons pas, voire à ce que nous ne pensons pas, nous faisons l'expérience - qui n'est pas sensible nécessairement - d'une DIVISION qui nous constitue comme être parlant, une division qui indique comme un lieu de passage entre le monde des paroles et le réel de la parole. Ce lieu de passage est lieu de silence.

C'est comme un effondrement du mur de mutisme qui protégeait en l'organisant enclos sur lui-même le monde symbolique (les paroles) devenu, de par ce mur, le monde imaginaire dans le miroir duquel nous cherchons notre identité.

"Quelle est cette vérité...
qui fait peur comme de la dynamite...
...
cette vérité, c'est quelque chose...
c'est une vérité perdue... non... tordue, pervertie...
un mensonge comme vous diriez...
Quand je m'imagine petit... tellement pris là-dedans
tous les instants...
je crois que j'avais peur que ça parle
j'ai toujours peur que ça parle bien-sûr
mais c'est pas pareil...

je sais que de mon père...
j'osais pas en parler à ma mère
ou alors j'en parlais à ma mère
pour semblant...
à côté...
l'air de rien...
même tout petit...

c'était pour de vrai...
j'sais pas comment dire
mais fallait que je fasse semblant...
fallait pas que je demande vraiment...

Cette séquence date de quelques jours et Lacan n'avait pas tort d'écrire en 1953 que l'action de la psychanalyse n'est pas moins présente dans chaque expérience humblement conduite par l'un des ouvriers formés à l'école de Freud... que dans sa découverte même.

Note 1. Séminaire livre II p. 41

Quelle est l'originalité de la pensée qu'apporte Lévi-Strauss avec la structure élémentaire ?

(...) Il n'y a aucune déduction possible, à partir du plan naturel, de la formation de cette structure élémentaire qui s'appelle l'ordre préférentiel.

Et cela il le fonde sur quoi ? Sur le fait que, dans l'ordre humain, nous avons affaire à l'émergence totale englobant tout l'ordre humain dans sa totalité - d'une fonction nouvelle. La fonction symbolique n'est pas nouvelle en tant que fonction, elle a des amorces ailleurs que dans l'ordre humain, mais il ne s'agit que d'amorces. L'ordre humain se caractérise par ceci, que la fonction symbolique intervient à tous les moments et à tous les degrés de son existence.

(...) Pour concevoir ce qui se passe dans le domaine propre qui est de l'ordre humain, il faut que nous partions de l'idée que cet ordre constitue une totalité. La totalité dans l'ordre symbolique s'appelle un univers. L'ordre symbolique est donné d'abord dans son caractère universel.

Ce n'est pas peu à peu qu'il se constitue. Dès que le symbole vient, il y a un univers de symboles. (...) Tout s'ordonne par rapport aux symboles surgis, aux symboles une fois qu'ils sont apparus.

La fonction symbolique constitue un univers à l'intérieur duquel tout ce qui est humain doit s'ordonner.

...

Origine et Inconscient. p. 43 Cela suppose que les instances symboliques fonctionnent dans la société dès l'origine, dès le moment où elle apparaît comme humaine. Or c'est ce que suppose aussi bien l'inconscient tel que nous le découvrons et le manipulons dans l'analyse.

La position tierce de la parole indique la présence de l'origine dans l'acte de parler.

La parole en tant qu'elle parle occupe une position tierce par rapport à ceux qui disent des paroles ou qui les écoutent.

Cela veut dire qu'elle est à la fois plus intime et plus extérieure par rapport à la position qu'occupent imaginairement les deux partenaires. Ce plus intime à soi-même que l'image de soi-même qui équivaut au plus extérieur à soi-même que l'autre indique la dimension insaisissable a priori d'une origine de soi-même qui n'est, du coup, conceptualisable que relativement à un Autre absolu. Un Autre absolu veut dire : un Autre sans autre, sans image, un Autre qui n'est que du fait que Je parle et que, corps parlant, "Je" réside dans un NOM qui est ma place ou ma position dans la suite des générations et qui, en même temps, me réfère à l'origine, à la PAROLE comme symbole originaire, inconscient par conséquent pour nous-mêmes et seulement référable à ce qui parle en nous et entre nous comme hommes. **"Les instances symboliques fonctionnent dans la société dès l'origine,** écrit Lacan, **dès le moment où elle apparaît comme humaine. Or c'est ce que suppose aussi l'inconscient tel que nous le découvrons et le manipulons dans l'analyse."** (Livre II p. 43)

Dès l'origine, la parole - le symbole qui fait l'homme - impose un rapport ternaire. C'est en fonction de cette primauté, voire de cette originalité du symbole - ou du symbolique - que Lacan "dénonce" le principe d'une théorie psychanalytique qui "s'organiserait autour de la relation d'objet" avec ce qu'elle entrainerait dans la pratique d'une tentative de reconstruction du monde imaginaire de l'analysant selon la norme du moi de l'analyste. La relation analytique ne saurait être une relation duelle - comme on l'entend encore souvent dire sous prétexte qu'on est deux - où se mettrait en scène un imaginaire fort et correct contre un imaginaire faible et incorrect, un moi fort contre un moi faible. Cette partie de bras de fer, justement, l'expérience nous apprend que c'est le patient qui va tenter de l'instaurer et d'y prendre l'analyste. Seul le silence en réponse à cette provocation et le respect des conditions de l'analyse peuvent, dans la patience d'un plus ou moins long terme, desserrer cet étau d'orgueil réciproque.

"**Jamais Freud ne s'est contenté d'un pareil schéma. Si c'était dans cette voie qu'il avait voulu conceptualiser l'analyse, il n'aurait eu nul besoin d'un Au-delà du principe du plaisir.**

(...) il ne s'agit pas de rechercher une meilleure économie des mirages. L'économie imaginaire n'a de sens, nous n'avons de prise sur elle, que pour autant qu'elle s'inscrit dans un ordre symbolique qui impose un rapport ternaire." (296 Livre II)

Appuyé aux textes de Freud et à l'expérience clinique de ce qui se dit au cours d'une cure - comme dans l'article sur "la dénégation" -, Lacan continue. Il pointe que le fait dominant, dans l'analyse, ce n'est pas le rêve comme contenu d'un discours qui donnerait accès à l'imaginaire de l'analysant, c'est le rêve en tant qu'il est parlé, en tant que le sujet le raconte et qu'il le raconte dans le transfert, c'est-à-dire pas n'importe quand, ni n'importe comment, ni à l'adresse de personne.

On peut dire que, raconté dans une relation intersubjective, le rêve se rouvre à la dimension du plus *intime et du plus "extérieur"* (extimité ?), au Sujet dans son rapport à l'Autre, à la dimension de ce qui parle dans, par et à travers la relation imaginaire à l'autre et à moi – on pourrait dire "intra moïque" – dans laquelle le sujet est captif. Sans cette référence à l'Autre au cœur du même, **"il ne s'agit plus que d'objectiver le sujet pour le rectifier sur un plan imaginaire qui ne peut être que celui de la relation duelle, c'est-à-dire sur le modèle de l'analyste."(p. 296, livre II)**

> "Le fait dominant, c'est que ce rêve, le sujet le raconte. Et l'expérience nous prouve que ce rêve n'est pas n'importe quand, n'importe comment, ni à l'adresse de personne. Le rêve a toute la valeur d'une déclaration directe du sujet. C'est dans le fait même qu'il vous le communique, qu'il se juge lui-même avoir telle attitude, inhibée, difficile, dans certains cas, ou au contraire facilitée dans d'autres, féminine ou masculine, etc. C'est là qu'est le levier de l'analyse. Ce n'est pas en vain qu'il puisse le dire dans la parole. C'est que son expérience est, d'entrée de jeu, organisée dans l'ordre symbolique. L'ordre légal auquel il est induit presque dès l'origine donne leur signification à ses relations imaginaires, en fonction de ce que j'appelle le discours inconscient du sujet. Par tout cela le sujet veut dire quelque chose, et ce, dans un discours plus vaste, à quoi toute l'histoire du sujet est intégrée. Le sujet est comme tel historicisé de bout en bout. C'est ici que l'analyse se joue – à la frontière du symbolique et de l'imaginaire.

C'est à cette frontière que, sans le savoir encore, Lacan fait apparaître le grand Autre, cette position *originaire, tierce et médiatrice, dans une référence au Réel, réel impossible à représenter (origine) et présent sous forme d'une absence, présence réelle invisible au cœur et dans le jeu des représentations imaginaires entre deux sujets, c'est dans cette réalité invisible de la chair que toutes les réalités objectives se trouvent articulées au grand Autre.*

> Le sujet n'a pas un rapport duel avec un objet qui est en face de lui, c'est par rapport à un autre sujet que ses relations avec cet objet prennent leur sens et, du même coup, leur valeur. Inversement, s'il a des rapports avec cet objet, c'est parce qu'un autre sujet que lui a aussi des rapports avec cet objet, et qu'ils peuvent tous les deux le nommer, dans un ordre différent du *réel* (ordre symbolique). Dès lors qu'il peut être nommé, sa présence peut être évoquée comme une dimension *originale*, distincte de la réalité. *La nomination est évocation de la présence, et maintient de la présence dans l'absence.*

> En résumé, le schéma qui met au cœur de la théorisation de l'analyse la relation d'objet [au lieu d'y mettre la parole en acte dans la relation à l'Autre] élude le ressort de l'expérience analytique, à savoir que le sujet se raconte.
> Qu'il se raconte est le ressort dynamique de l'analyse. Les déchirures qui apparaissent, grâce à quoi vous pouvez aller au-delà de ce qu'il vous raconte, ne sont pas un à-côté du discours, elles se produisent dans le texte du discours. C'est pour autant que dans le discours quelque chose apparaît comme irrationnel, que vous pouvez faire intervenir les images dans leur valeur symbolique.
> C'est la première fois que je vous accorde qu'il y a quelque chose d'irrationnel. Rassurez-vous, je donne à ce terme son sens arithmétique (...)
> Il n'y a pas de commune mesure entre la diagonale du carré [c'est sur elle qu'apparaît l'Autre] et son côté. On a mis longtemps à admettre ça. Si petite que vous la choisissiez, vous ne la trouverez pas. C'est ça qu'on appelle irrationnel. (p. 97 Livre II)

Remarquons ici que l'arête de l'analyse, à la frontière du symbolique et de l'imaginaire, est donnée par Lacan comme l'intégration du sujet à son histoire. L'historicisation, l'acte de parole par lequel l'homme "entre" dans l'histoire comme sujet ou naît, est déjà ici pointée par Lacan comme lieu d'ouverture au réel. Cet acte pose la question de la relation originelle du Sujet à l'Autre : c'est la parole en tant qu'elle parle, la parole incarnée (le Verbe fait chair).

> Les images de notre sujet sont capitonnées dans le texte de son histoire, elles sont prises dans l'ordre symbolique, où le sujet humain est introduit à un moment aussi coalescent que vous pouvez l'imaginer de la relation duelle, *que nous sommes forcés d'admettre comme une espèce de résidu du réel*. Dès qu'il y a chez l'être humain ce rythme d'opposition, scandé par le premier vagissement et sa cessation, *quelque chose se révèle qui est opératoire dans l'ordre symbolique*.
>
> *(…) Tout ce qui se produit dans l'ordre de la relation d'objet est structuré en fonction de l'histoire particulière du sujet, et c'est pourquoi l'analyse est possible, et le transfert (p. 299, livre II).*

N'est-ce pas que, dès la naissance et le premier souffle, avec la chair de l'homme apparaît le signifiant de la présence réelle – dans un présent éternel.

I- PAROLE VIDE ET PAROLE PLEINE DANS LA RÉALISATION PSYCHANALYTIQUE DU SUJET.

(p. 247 p. 123)

Qu'elle se veuille agent de guérison, de formation ou de sondage, la psychanalyse n'a qu'un médium : la parole du patient. L'évidence du fait n'excuse pas qu'on la néglige. Or toute parole appelle réponse.

Lacan rappelle que l'instrument principal de la psychanalyse c'est la parole.

Il s'agit de la parole du patient, de l'analysant ce qui différencie l'analyse de l'enseignement qui est la parole de celui qui sait. Le médium de la parole ce n'est pas un savoir ou un discours sur les stades par exemple, ou des conseils ou de l'observation ou même une référence aux émotions. Ça s'inscrit donc radicalement en faux par rapport à ce que les gens disent : « Si vous êtes psychanalyste vous savez tout ce que je pense". D'emblée Lacan nous met dans le mystère de la parole.

Or toute parole appelle une réponse.

Nous montrerons qu'il n'est pas de parole sans réponse, même si elle ne rencontre que le silence.

Il n'est pas de parole sans réponse. La parole implique un auditeur c'est-à-dire quelqu'un d'autre, même dans le silence.

Mais si le psychanalyste ignore qu'il en va ainsi de la fonction de la parole, il n'en subira que plus fortement l'appel, et si c'est le vide qui d'abord s'y fait entendre, c'est en lui-même qu'il l'éprouvera…

Il éprouvera quoi ? L'appel ? Le vide ?

… et c'est au-delà de la parole qu'il cherchera une réalité qui comble ce vide.

Si le psychanalyste ignore que la fonction de la parole est un appel à une réponse, il va répondre, et si le vide est présent dans la parole de l'analysant il va se mettre à parler lui aussi pour y trouver ce qui n'est pas dit.

(p. 248 § 1 – p. 123 § 4)

Ainsi en vient-il à analyser le comportement du sujet pour y trouver ce qu'il ne dit pas. Mais pour en obtenir l'aveu, il faut bien qu'il en parle. Il trouve alors la parole mais rendue suspect de n'avoir répondu qu'à la défaite de son silence, devant l'écho perçu de son propre néant.

** S'il est vrai qu'il n'y a pas de parole sans réponse, il n'y a pas de parole sans silence (silence de la chair). Toute réponse sans silence est une réponse vide. La parole vide est celle qui n'admet pas le silence. La parole vide va se manifester de ne pas avoir tenu le silence chez l'analyste. Il y a aussi l'aveu en tant que parole vide qui peut combler. La parole vide est celle qui va s'adresser à l'image, celle qui va chercher à combler l'imaginaire, à donner l'objet (a) à l'imaginaire pour combler le narcissisme.*

La parole pleine va s'avancer dans le silence retrouvé. Il n'y a pas de parole vraie là où il n'y a pas la confiance, la foi, là où on ne croit pas que ça peut répondre. C'est une audace de poser la parole comme ce qui appelle la parole.

(p. 248 § 2 - p. 124 § 1)

Mais qu'était donc cet appel du sujet au-delà du vide de son dire ? <u>Appel à la vérité dans son principe,</u> à travers quoi vacilleront les appels de besoins plus humbles. Mais d'abord et d'emblée appel propre du vide, dans la béance ambiguë d'une séduction tentée sur l'autre par les moyens où le sujet met sa complaisance et où il va engager le monument de son narcissisme.

« Appel à la vérité dans son principe »… *c'est-à-dire dans ce qu'elle a d'originaire. Il dit là que c'est la vérité qui parle. Notre rapport à la vérité est dans le fait que nous parlions. Nous avons à faire l'expérience que notre parole est vide sur le divan. Nous projetons à l'endroit du sujet toutes les projections pulsionnelles imaginaires (besoins imaginaires) et c'est là qu'apparaît le vide. La psychanalyse n'est pas orientée vers la guérison mais vers la vérité. Il faut faire l'expérience du vide de ce que l'on dit. Souvent des analysants disent : « Je ne sais que dire pour que ça vous intéresse ». On touche à l'objet (a) quand on le spécularise soi-même, quand on met un nom dessus.*

La parole est une énigme et nous croyons constamment que c'est le langage qui parle. Il n'y a pas d'autre signifiant de la parole au monde qu'un corps d'homme. Les suicidant disent : « Je ne suis en tant que corps parlant réponse à aucune parole ».

Sur le divan nous allons faire l'expérience que ça ne parle pas vraiment en nous. Que serions-nous si notre chair parlait vraiment ? Nous allons faire l'expérience que ça ment, ça parle dans le mensonge. Il y a confusion entre parole et mensonge, entre réel et imaginaire. Nous ne parlons que dans le mensonge et nous voudrions trouver un endroit où il n'y a pas de mensonge pour parler (comble de la perversion). Nous nous mettons à parler autour du sein, du rien, des fèces, de la voix, du regard… Le mensonge c'est de croire que nous ne sommes rien sans l'objet (a) auquel nous nous identifions.

« Le monument de son narcissisme »… *le narcissisme n'est pas la réponse à l'appel de ce qui parle en moi. L'analyse est une traversée de l'imaginaire qui a une réalité sociale : notre corps est un imaginaire qui n'est pas le réel mais nous ne pouvons pas faire l'économie de ces différentes réalités. Nous indiquons ce que nous désirons ; le désir vise le réel.*

C'est une véritable tendresse de pouvoir supporter le vide de quelqu'un à sa place. Le vide ça panique : le silence ne panique pas. Interpréter c'est pouvoir parler mais pas sous le coup de l'envie (avoir envie de…). On peut repérer quand il ne faut pas parler : dans la précipitation par exemple. On peut toujours laisser passer.

(p. 248 § 3 - p. 124 § 3)

Il est étrange qu'un analyste, pour qui ce personnage est une des premières rencontres de son expérience, fasse encore état de l'introspection dans la psychanalyse.

Les dangers de **l'introspection…** *c'est quand on s'écoute parler, qu'on fait parler son image. On croit alors que c'est nous qui parlons. Parler vraiment c'est être délogé de son image* **« du monument de son narcissique ».** *L'altérité radicale où il n'y aurait pas de passage serait celle d'un dieu pervers. À cet endroit, la parole n'aurait pas de sens. C'est un autre qui se met à parler par l'intermédiaire d'un objet (a) (l'analyste) pour découvrir l'autre qui est en lui.*

Il n'y a pas de désir sans l'espérance qu'une réponse de l'autre se manifeste.

Parler vraiment ça divise parce qu'on s'offre à l'imaginaire de l'autre au risque d'être mal compris.

Des psychotiques nous disent : « Vous êtes mon père et ma mère », c'est l'endroit où la parole se libère. Mais on ne peut se servir de la joie de l'autre pour en jouir. Nous ne pouvons l'accompagner dans la joie qu'en sortant de la jalousie.

La fin d'une analyse est toujours difficile pour l'analyste surtout si l'autre a pu vivre grâce à lui ou par lui : l'analyste doit sortir de la jalousie ? C'est la raison pour laquelle les parents sont jaloux des enfants.

SESAM le 10/1/1987

Texte distribué par Denis Vasse

I – PAROLE VIDE ET PAROLE PLEINE DANS LA RÉALISATION PSYCHANALYTIQUE DU SUJET

Quelle que soit la visée de la méthode psychanalytique, son « médium » - je dirais plus volontiers sa médiation – mise en œuvre est la parole, celle du patient.

Différence d'avec l'enseignement, le conseil, l'observation, la comparaison, la rapport au ciel dans l'astrologie, d'avec l'auriculothérapie ou le yoga (les postures), d'avec toute divination c'est évident … et pourtant !

Or toute parole appelle réponse (p. 247 § 1 – p. 123 § 2)

Le cœur de la fonction de la parole dans l'analyse, c'est d'appeler une réponse là où seulement il peut y en avoir une, chez quelqu'un d'autre, même s'il se tait. Dans l'analyse, la parole expérimente sa fonction qui est celle d'appeler une réponse dans le silence (de la chair) c'est-à-dire là où ça parle vraiment.

… il n'est pas de parole sans réponse…

On pourrait écrire : pas de parole là où il n'y a pas de réponse. D'où, il n'est pas de parole dans la chair sans réponse dans la chair. Si je parle c'est que ça me répond.

Mais si le psychanalyste ignore qu'il en va ainsi de la fonction de la parole, il n'en subira que plus fortement l'appel (à répondre**), et (**comment répondre**) si c'est le vide qui**

d'abord s'y fait entendre. C'est le vide qui répond à l'appel du vide. À la parole vide répondra le vide dans la chair de l'analyste et **c'est au-delà de la parole qu'il cherchera une réalité qui comble le vide. Au-delà de la parole** c'est-à-dire dans la réalité imaginée de son patient, dans son comportement, dans ce qu'il pense de lui, dans la manière dont il l'imagine, dans l'enquête policière.

Il va s'imaginer comment il est puis il cherchera dans le discours dans la parole vide du patient ce qui confirme ce qu'il imagine.

Ainsi en vient-il (le psychanalyste) **à analyser le comportement du sujet pour retrouver ce qu'*il* ne dit pas.** (p. 248 § 1 – p. 123 § 5)

Je me suis interrogé pour savoir à quel antécédent renvoyait ce « il » : le psychanalyste ? ou le sujet ? Cela peut être l'un ou l'autre et on pourrait traduire par une formule impersonnelle : **pour y retrouver ce qui n'est pas dit.**

Mais pour en obtenir l'aveu, il faut bien qu'il en parle. Il trouve alors la parole mais rendue suspect de n'avoir répondu qu'à la défaite de son silence, devant l'écho perçu de son propre néant.

Il y a défaite du silence. Quand la peur du vide a triomphé de la parole et que les mots viennent combler le vide… ce qui interdit à toute parole de chercher réponse.

La peur du vide triomphe de la parole quand nous imaginons le comportement de notre patient et que nous le suggérons quand nous sommes dans la nécessité de faire quelque chose, d'interpréter pour satisfaire à notre image d'analyste… à moins que ce ne soit quand nous ne pouvons supporter le silence et la tension de l'appel à la réponse que toute parole provoque.

Il y a défaite du silence, le silence se défait, ne supporte plus l'appel de la réponse (devant) l'écho perçu de notre propre néant… c'est-à-dire de notre impossibilité de répondre à la parole car toute parole du sujet est appel à la vérité dans son principe : la vérité du sujet.

C'est dans cet appel que vont venir vaciller les appels de besoins plus humbles : mais encore faut-il pouvoir les soutenir dans le silence. Dans cet appel, dans cette aspiration du vide (béance ambiguë) vient s'engager le mouvement du narcissisme : toutes les projections du moi, toutes les images que nous nous faisons, toutes les ruses d'un imaginaire qui se fige, se fixe, élabore un objet autour duquel le moi se construit, un objet d'autant plus central dans cette prise en masse de l'image que justement il n'est pas spécularisable et, comme tel, prend la place du sujet insaisissable.

L'analysant cherche au-delà du vide de son dire, au-delà de l'image projective de lui-même à quoi sa parole en appelle : et toutes les constructions imaginaires de sa complaisance vont y passer. Il engage dans cet appel de la parole le mouvement de son narcissisme construit sur rien, sur l'objet du fonctionnement pulsionnel.

Toute parole appelle réponse.

Cette réponse nous la cherchons d'abord dans les images de nous-mêmes… vides… jusqu'à l'ouverture au cœur du même, dans le silence, à ce qui parlant répond à l'appel de la parole. L'Autre qu'aucun autre, qu'aucune image de moi (= autre), ne peut remplacer sans rendre vide le dire, sans ramener au néant la parole.

Dans ce mouvement de parler à… se dérobent toutes ces belles choses qu'on croyait avoir en réserve… celle de l'introspection du prud'homme.

Et ce qui va apparaître… va le rendre coi ajoute Lacan, c'est-à-dire silencieux.

7/2/1987

(p. 248 § 3 – p. 124 § 2)

Le prud'homme… qui en sait long sur les dangers de l'introspection et qui **tenant la gageure** de l'aventure analytique en s'y soumettant… voit arriver dans son esprit d'autres choses **que les belles choses** auxquelles il s'attendait et qui se dérobent… à sa propre volonté de les exposer. Ce qui vient… lui paraît **sot** ou inutile à dire et le **rend coi** un bon moment.

(p. 248 § 5 – p. 124 § 4)

Il saisit alors la différence entre le mirage de monologue dont les fantaisies accommodantes animaient sa jactance, et le travail forcé de ce discours sans échappatoires que le psychologue, non sans humour, et le thérapeute, non sans ruse, ont décoré du nom de « libre association ».

L'association libre devient le travail forcé d'où l'humour que recouvre ce mot « libre ». Le travail forcé pour Lacan c'est la parole, car ce n'est pas évident de parler. Dès qu'on parle, on entre dans la triade, frustration, agressivité, régression. Ce qui force, c'est que nous ayons à parler.

Le psychotique c'est forcé qu'il se taise. Il renonce, sans le savoir, à la parole parce qu'il n'y a pas de réponse. Il se trouve dans la position narcissique par excellence et il prend à un moment la décision de ne plus parler, de ne rien dire.

Accepter la règle de la libre association et s'y livrer, c'est très difficile parce que cela suppose de laisser tomber la nécessité où nous sommes de nous reconnaître quand nous parlons ce qui entraîne une déception. Vivre c'est aller d'écoulement imaginaire en écoulement imaginaire. C'est là que prend sens : « qui perd sa vie la gagne ». La génération : ça parle et ça vit de génération en génération, ça traverse la mort que nous ne pouvons pas nous représenter, c'est l'écroulement de l'imaginaire. C'est la référence au nom du père qui nous inscrit de génération en génération.

Être analyste suppose la faculté discernante d'entendre la différence entre le mirage du monologue et le travail forcé de la libre association : cela suppose donc le sort commun avec l'analysant, celui d'être passé sur un divan, c'est-à-dire d'avoir fait l'apprentissage que cela exige, celui d'un travail cent fois remis sur le métier. Et qui nous fait reconnaître le passage du mirage du monologue au travail forcé de la libre association, la pertinence du terme « durcharbeiten » au « working through » et qui équivaut à un travail de passage à travers cent fois repris et… d'une certaine manière sans fin.

Comment cet ouvrage, ce travail progresse-t-il ? Comment le suivre ? Comment l'analyser ?

Lacan rappelle ici la triade théorique héritée de Freud : frustration, agressivité, régression et selon ce qui a été dit plus haut, à savoir que la psychanalyse n'a qu'un médium : la parole du patient. Il va en démontrer le « mécanisme » selon l'axiome qui régit ce médium. L'axiome est une vérité indémontrable mais évidente pour quiconque en comprend le sens et qui est : **toute parole appelle réponse**.

Lacan relit la découverte de Freud : frustration, agressivité, régression à la lumière de ce qui parle. Il va réinterpréter chaque mot relativement aux règles auxquelles le discours obéit : celui de l'accommodement aux images de nous-mêmes dans le mirage de monologue (qui anime)… et celui du travail forcé de la libre association. Travail forcé par quoi ? Par la triade justement frustration, agressivité, régression qui conduit selon la logique de l'inconscient de ce que nous disons… à ce qui parle en nous et que nous ne savons pas, ce que nous n'imaginons pas. La parole ne faisant que **mi-dire**.

Lacan va mettre l'accent sur la manière dont ça fonctionne. Pour Freud, la frustration par exemple consiste à ne pas arriver à avoir tel objet ou de ne pas arriver à tel stade : c'est dans l'ordre de la représentation mythique.

Lacan réinterprète selon l'ordre de la parole ce que Freud interprète selon l'ordre des stades libidinaux et de leur succession. Déjà là, nous percevons à quel point l'articulation Freud-Lacan correspond à celle qui se soutient du rapport du mythe à l'histoire. Le mythe (oedipien) rend compte de ce qui ne se dit pas dans l'histoire. Il est projeté à l'origine de l'histoire de l'inconscient qui agit dans l'histoire. Ce rapport entre origine et histoire est dans le médium de la parole qui se dit dans la chair sans que nous le sachions. Ce qui ne se dit pas dans l'histoire (celle

que nous nous racontons), c'est la jalousie oedipienne : l'autoriser à se dire sans que nous le sachions, c'est régresser jusqu'à l'oralité. Pour Freud, c'est régresser jusqu'au silence d'une parole dont nous ne savons plus en définitive ce qu'elle dit quand chute ou quand chutera l'objet imaginaire qui en soutenait l'animation… là où ce trou du grand Autre, comme dira Lacan plus tard, introduit le sujet dans le réel.

Mais nous anticipons.

Il nous faut revenir à la triade.

D'où vient la frustration ?

… du silence de l'analyste ou est-elle inhérente au discours même du sujet ? Si elle est inhérente au discours du sujet, cela veut dire que lorsque nous parlons, dans le redoublement spéculaire de notre imaginaire pour soutenir « l'image que nous avons de nous-même », nous parlons dans le vide.

Or, qu'elle vienne du silence de l'analyste n'est pas pertinent puisque lorsque vient de lui une réponse qui approuve ou qui prend en compte la parole vide, justement, il va s'avérer aux effets qu'elle est bien plus frustrante que le silence. Elle va relancer l'œuvre du discours dans l'imaginaire et décevoir toute certitude puisque plus le sujet tentera d'atteindre une image repeinte et redorée plus il refermera les bras sur du vide, et ce jusqu'à ce qu'en gros, il se la ferme. Car conclut Lacan, le travail qu'il fait de reconstruire cette œuvre imaginaire pour un autre le conduit à retrouver l'aliénation fondamentale qui la lui a fait construire comme une autre. Et il a toujours destiné cette construction et reconstruction à lui être dérobée par un autre.

J'ajouterais volontiers quant à moi : pour se garder lui-même ou par peur.

Ici s'indique la racine de ce qui va devenir dédoublement faute d'être tenu par la parole d'un Autre comme division du sujet.

C'est par la médiation de cette incessante projection de lui-même dans l'imaginaire pour un autre que l'être du sujet s'engage dans une dépossession toujours plus grande de cet être même, dit Lacan au début du paragraphe. Ça, c'est parler dans le vide.

Cet égo, le moi ou les « mois » dans lesquels nous essayons de nous représenter, est frustration dans son essence et il ne peut en rien se définir comme le font les théoriciens mis en cause plus haut, par la capacité de soutenir la frustration.

Tant plus ça marche la dépossession de moi par l'image et tant plus ça aliène la jouissance du sujet comme telle. Ça va jusqu'à la forme d'une image passivante par où le sujet se fait l'objet dans la parade du miroir.

Et de cet excès même il ne peut se satisfaire puisque à atteindre même en cette image la plus parfaite ressemblance, ce serait encore la jouissance de l'autre qu'il y ferait reconnaître. Où me semble-t-il on pourrait lire ce qu'ailleurs on peut identifier comme la jalousie la plus meurtrière. C'est pourquoi continue Lacan il n'y a pas de réponse adéquate à ce discours car le sujet tiendra comme mépris toute parole qui s'engagera dans la méprise.

Ce qui n'est pas mépris, en définitive, c'est le silence en tant que tenu dans une position qui n'est pas de prestige. Il laisse se révéler la méprise de là où elle vient, du sujet qui parle à un autre (la construction) comme si c'était l'Autre alors que ça n'est que lui !

L'agressivité résulte de la dépendance d'esclave de nous-mêmes par rapport à notre propre image qui fait réponse vide, celle de la non-rencontre. À l'ordre imaginaire succède le désordre qui fait rechercher plus loin, plus profond la réponse que toute parole appelle. « Toute ma vie, me disait une jeune femme, n'était que fiction… et je crois que je vais mourir ».

Cette agressivité qui est celle d'une vie qui échoue à se reconnaître sujet parlant s'enferme dans la négation de l'Autre. Elle se venge sur elle-même en détruisant, dans une sorte d'inversion du désir de l'Autre en désir de mort.

L'agressivité que le sujet éprouvera n'a ici rien à faire avec l'agressivité animale du désir frustré, c'est de **l'agressivité de l'esclave** qu'il s'agit : esclave qui répond à la frustration de son travail d'élaboration de lui-même dérobé par un autre – puisqu'il ne donne rien de

subsistant - par un désir de mort de ce maître censé lui avoir dérobé… lui-même. Il se trouve exclu de sa propre représentation. Il est fiction.

Ce n'est pas rien de pointer l'apparition de l'agressivité dans la bascule de la méprise en mépris, bascule qui se fait autour de l'acte de parler là où le discernement manque pour qui écoute : là où la confusion donc se manifeste. C'est bien contre notre propre confusion que notre clarté se met en colère en la projetant sur les autres : les faire alors disparaître c'est équivalemment nous débarrasser de notre confusion : cercle infernal en effet de la méprise et du mépris, dont le moteur est l'agressivité qui naît de la frustration d'un imaginaire non honoré… et qui en définitive, ne saurait l'être sauf à redoubler la méprise en mensonge, les certitudes en mirages… au lieu de **les suspendre… et, dans le discours, d'en scander les résolutions** – de les résoudre ou de résoudre le mal entendu, la méprise dont elles sont le lieu. (p. 251 § 6 – p. 127 § 6)

Dans la parole même vide et usée, reste une valeur d'échange… à propos de laquelle a disparu, à cause de l'usure de l'usage, la véritable figure ou métaphore qui supporterait le renversement en mépris d'une parole qui s'engage dans la méprise.

Ce renversement qui fait prendre – même en parlant lui-même – le « moi » instance imaginaire - pour le sujet dans l'instance symbolique d'une parole pleine. (p. 251 ligne 10 et ssv – p. 127)

Là où ce renversement de méprise en mépris a lieu s'ouvre nécessairement la voie de la régression… qui fait chercher ce que ça veut dire, qui fait rechercher à quoi était référée la méprise, à quelle vérité de soi… pour qu'elle ait pu paraître vraie… alors qu'elle est inscrite dans la dimension de la tromperie imaginaire… car **même s'il est destiné à tromper,** écrit Lacan**,** (le discours) **spécule sur la foi dans le témoignage**. (p. 252 haut, p. 128)

Cela veut dire que même vide, ou vidée, usée, la parole, le discours renvoie à ce que l'autre peut croire (la foi du témoignage) mais pour autant justement que le psychanalyste entende, non à quel contenu imaginaire du discours (grâce aux enquêtes…) le moi est pris, mais à quel partie de ce discours est confié le terme significatif de ce qui parle pleinement. En d'autres termes : quel est le signifiant qui représente le sujet pour un autre signifiant ? Sans qu'il le sache donc le sujet est confié (dans la foi, dans le témoignage sur lesquels tout discours spécule, même s'il est destiné à tromper) à un signifiant… qui peut très bien dans la parole vide ne rien avoir à faire avec le signifiant du discours… et qui même peut avoir une forme inverse. Comme Freud lui-même nous a appris dans les rêves à interpréter comme grand-mère (à cause d'un détail) la mise en scène d'une frêle jeune-fille par exemple.

La « ponctuation » qui vient du côté de psychanalyste et qui « scande » le temps du discours souligne la partie non significative du discours… mais signifiante du sujet.

Là est toute la nécessité de ne pas se laisser prendre aux effets imaginaires du discours… pour pouvoir prendre la parole là où le sujet vient à rencontrer le signifiant… que lui-même articule ou pointe.

Ces pointages ont toute « la valeur d'une intervention » au service de l'interprétation – intervention qui peut aller jusqu'à l'interruption de séances effectives… « Ce qui indique de libérer de son cadre routinier » le terme de la séance **pour le soumettre à toutes fins utiles de la technique.** Mais il faut dire que cette manière d'intervention peut, comme « la pièce de monnaie » s'user… et rejoindre le néfaste de l'habitude vide. Il faut dire aussi qu'une intervention parlée de l'analyste est toujours une interruption de séance… surtout si elle a lieu au bon endroit… et cela **indique de libérer ce terme… du cadre routinier… où il a pu s'inscrire pour le soumettre à toutes fins utiles de la technique…** celle, en particulier, de l'irremplaçable silence et interruption du discours sur le divan.

****

Et **c'est ainsi que la régression peut s'opérer qui n'est que l'actualisation dans le discours des relations fantasmatiques** (inconscientes), **restituées par un ego à chaque étape de la décomposition de sa structure.** (p. 252 – p. 128).

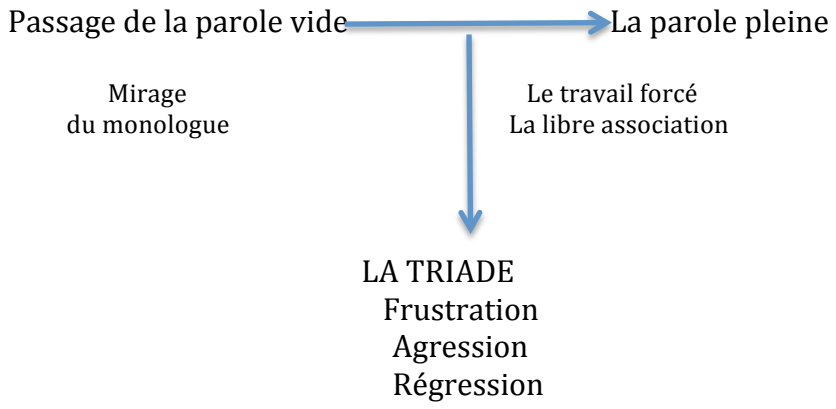
La régression en analyse est à différencier du passage à l'acte régressif, celui qui met en état de régression là où justement il n'y a pas situation dans l'échange et dans la parole.

Car, enfin, cette régression, dit Lacan, **n'est pas réelle,** ce qui veut dire ici qu'elle n'a de réalité que dans le discours.

(p. 249 § 2 - p. 124 § 6)

On a reconnu au passage la pertinence du terme… « Cent fois sur le métier, remettez… » Mais comment l'ouvrage progresse-t-il ici ?

C'est dans le mouvement du passage qu'on a reconnu la pertinence. On a reconnu au cours de ce passage la pertinence du mot « c'est cent fois sur le métier… »



(p. 249 § 4 - p.125 § 2)

Le sujet ne s'y engage-t-il pas dans une dépossession toujours plus grande de cet être de lui-même… que cet être n'a jamais été que son œuvre dans l'imaginaire et que cette œuvre déçoit en lui toute certitude. Car dans ce travail qu'il fait de la reconstruire *pour un autre*, il trouve l'aliénation fondamentale qui la lui a fait construire *comme une autre*, et qu'il a toujours destinée à lui être dérobée *par un autre*.

Pour un autre… *reconstruire son image pour un autre. Ça n'a pas marché une première fois, ça s'est cassé la figure : on veut donc reconstruire pour un autre qui est prétendument l'analyste.*

Comme une autre… *comme une autre image : il s'agit de son image qu'il a reconstruite comme un autre.*

Par un autre… *il a toujours destiné cette image à lui être dérobée par un autre.*

La dimension de la déception est centrale parce qu'elle dit que l'imaginaire est vide : d'où la dérobade. Il croyait fournir quelque chose, mais il n'y a rien dedans. Il pense donc que ça lui a été dérobé, enlevé, par le sujet supposé savoir.

C'est son image qu'il a construite comme une autre. En reconstruisant un autre, il retrouve la même aliénation fondamentale qui la lui fait construire comme une autre image dérobée par un autre. On est tout à fait dans le miroir.

Ne pas parler, c'est ne pas faire l'expérience de la déception et ne pas risquer sa propre construction imaginaire. Si quand on parle à quelqu'un on construit une image qui devient votre interlocuteur, qui devient un autre, la frustration vient du fait de la découverte que ça c'est vide. C'est l'être du sujet qui se trouve complètement aliéné dans l'image : cela peut aller jusqu'à la juxtaposition de l'être et de l'image, avec la tentation de croire que comme toutes nos images s'écroulent nous ne sommes qu'image. L'être du sujet n'est aucune des images ni même l'ensemble des images. Nous ne sommes pas notre histoire historicienne.

Ce qui va être trouvé n'a pas de représentation : c'est la parole comme telle. Nous ne pouvons avoir accès à ce qui se passe en nous. Avant il n'y avait pas de parole sans réponse. Maintenant il n'y a pas de réponse à la parole autre que la parole vide.

À quoi s'oppose la parole vide ?

(p. 149 § 5 & 150 - p. 125 § 3 & 126)

Cet *ego*, dont nos théoriciens définissent maintenant la force par la capacité de soutenir une frustration, est frustration dans son essence. Il est frustration non d'un désir du sujet, mais d'un objet où son désir est aliéné… il ne saurait s'en satisfaire puisque à atteindre même en cette image sa plus parfaite ressemblance, ce serait encore la jouissance de l'autre qu'il y ferait reconnaître.

Comment prétendre à l'élaboration d'un moi fort si c'est dans son essence que le moi est frustration du désir.

… « la jouissance de l'autre… ». C'est pour cela que les pervers ne veulent pas entrer dans la joie. S'ils y entrent, ils jouissent de la parole de l'autre et c'est comme s'ils en étaient complètement dépossédés : c'est l'autre qui jouit en eux. Ils ne conçoivent l'amour qu'à posséder l'autre.

Dans Marc VI 17, Hérode fait mettre Jean-Baptiste en prison parce qu'il lui reproche d'avoir épousé la femme de son frère (inceste). Hérode aime bien Jean-Baptiste mais ses reproches l'énervent. La fille d'Hérodiade femme de Hérode vient danser devant lui. Coup de foudre… et il dit à la fille « Ce que tu me demanderas, je te le donnerai ». La frustration qu'Hérode éprouve devant la fille d'Hérodiade qui danse et plait à tout le monde l'entraîne à s'engager dans une dépossession toujours plus grande de lui-même. Il se défend d'éprouver une telle frustration en en rajoutant dans l'ordre de sa grandeur ce qui n'empêche pas de vaciller sous les coups de l'envie. « Demande-moi ce que tu veux ». Parole vide s'il en est qui d'être prise au mot va être sanctionnée d'un désir de mort. Elle retourne voir sa mère qui lui dit de demander la tête de Jean-Baptiste.

D'être pris au scénario de la parole vide et d'autant plus qu'elle est vide, Hérode ne peut pas dire « non ». La parole vide c'est croire vraiment qu'on est ce qu'on imagine : c'est notre image que nous faisons parler. Nous prenons comme fidélité à la parole ce qui est perversion. Pour éviter la frustration nous allons sans le savoir entrer dans l'agressivité, le désir de mort, par un passage à l'acte. Hérode va agir le désir de mort d'Hérodiade. Il va donc faire tuer celui-là même dont il sent bien que c'est dans cette direction qu'il va entendre ce qui se dit du sujet.

14/3/1987

(p. 250 § 1 - p. 126 § 2)

L'agressivité que le sujet éprouvera… (est) celle de l'esclave qui répond à la frustration de son travail par un désir de mort. On conçoit dès lors comment cette agressivité peut répondre à toute intervention qui, dénonçant les intentions imaginaires du discours, démonte l'objet que le sujet a construit pour les satisfaire.

La frustration est celle de l'esclave enchaîné à sa propre image. Le maître projeté sur l'analyste c'est le moi. Ce qui fait que la frustration bascule en agressivité, c'est que l'analysant s'est mis dans une position imaginaire. À l'intérieur de lui-même il est esclave de sa propre image projetée sur l'analyste. Le mépris et la méprise sont à l'intérieur du même, chez l'analysant.

Répondre à la parole imaginaire - celle qui est construite en nous et non en écoutant ce qui parle en nous - n'engendre que le mépris pour celui qui y répond (le « moi », l'analyste). Si l'analyste authentifie cette position imaginaire, l'analysant n'aura que « du mépris pour cette méprise ». (p. 126 § 1) C'est une forme de mépris de laisser croire à quelqu'un que l'image qu'il a de lui est le sujet qu'il est. Ça fait méprise sur le moi. Le moi est haïssable. Le silence permet à l'analysant de faire l'épreuve que ce qu'il dit ou construit n'est pas une réponse à la parole qui est en lui.

Lacan va mettre l'accent sur la manière dont ça fonctionne dans le médium de la parole. Il ne peut y avoir surgissement du sujet que dans le dégagement et l'abandon de l'image. L'agressivité vient de la déception de n'être pas ce que l'on croit être.

(p. 252 § 3 - p. 128 § 5)

C'est ainsi que la régression peut s'opérer, qui n'est que l'actualisation dans le discours des relations fantasmatiques restituées par un égo à chaque étape de la décomposition de sa structure. Car enfin cette régression n'est pas réelle…

La régression est consécutive au parler vide, au laisser tomber de l'image. C'est le lien de mépris de certains couples qui sont les plus solides : c'est la formule inversée. Ils ne peuvent aimer l'autre. « Il faut qu'elle pleure, qu'elle claque la porte ». C'est l'occultation de l'origine, de l'endroit où la parole vient de l'autre.

Le moi pervers considère l'autre comme son objet : moi veut l'autre comme objet anal par exemple chez les hommes qui veulent toujours farfouiller le corps de la femme. Ce qui le fait vivre, c'est la tendance pulsionnelle et si on met cette tendance à jour chez un pervers ça panique parce que ça n'ouvre sur rien d'autre comme s'il confondait l'imaginaire et l'ouverture. Il y a confusion entre le processus pulsionnel et le désir. Chez le pervers, c'est la confusion qui fonctionne alors que le psychotique est perdu, paumé. Dès que l'autre disparaît la tendance va s'inverser car il faut bien que l'autre se mette à exister à l'intérieur de lui en réduisant l'autre à l'image de moi : la tendance pulsionnelle est intériorisée sans symbolisation. Le pervers prend n'importe quoi comme objet pourvu qu'il fasse fonctionner la tendance.

. PER-version - per = à travers n'importe quoi.

- CON-version - con = avec ce qui signifie l'autre.

Se convertir suppose le mensonge reconnu dans notre histoire : il touche l'humanité toute entière. C'est le fondement de la solidarité humaine. Sinon, il y aurait les pardonnés et les autres. La solidarité ne passe pas par des jeux de ressemblances, elle passe par le chemin de l'humilité, reconnaître le mensonge qui est en nous.

- On fait toujours jouer l'agressivité dans l'ordre de la représentation : « c'est ma mère ». C'est possible, mais ce sur quoi Lacan met le doigt, c'est le processus dans le médium de la parole. Si l'analyste ne cherche pas dans cette perspective, il va par exemple aller chercher dans l'agressivité dont on se défend : contre qui l'analysant a-t-il pu être agressif (père, mère…). L'interprétation devra porter sur la chaîne signifiante et faire jaillir dans la chaîne signifiante le représentant du sujet qui n'y est pas. C'est le travail de l'analyse.

- La parole originaire – « le trou de l'Autre », comme dit Lacan, est nécessairement prise dès le départ dans l'ordre du mensonge. Il est impossible d'accéder à

ce qui parle dans l'homme autrement que par la dénonciation du mensonge : la confusion homme-femme, vérité-mensonge, oui-non, existe dès l'origine.

Chez le pervers ; il y a une espèce de sens qui n'en est pas un qui ne renvoie jamais à l'altérité.

Chez le psychotique, il n'y a pas d'altérité non plus mais un enfermement dans un monde à soi.

Dans les deux cas, il faut situer le sujet qui est caché derrière le mensonge, l'orgueil.

On peut être témoin de la confusion d'un pervers mais ne pas chercher par soi-même à la liquider : c'est toujours lui qui y arrive. Tenter une interprétation qui dénoncerait le dédoublement du moi, ne fait qu'alimenter le processus si elle ne va pas au delà que ça puisse être une réassurance sur le plan du « je ». Il faut les aimer suffisamment pour ne pas tomber dans leurs pièges.

Si l'interprétation n'est pas juste ou ne donne pas d'effets, ce n'est pas grave. Ce qui est redoutable, c'est de vouloir que son interprétation soit exacte : c'est ce qui déclenche des passages à l'acte.

4/4/1987

(p. 252 § 3 - p. 128 § 5)

Lui imputer la réalité d'une relation actuelle à l'objet revient à projeter le sujet dans une illusion aliénante qui ne fait que répercuter un alibi du psychanalyste.

C'est pourquoi rien ne saurait plus égarer le psychanalyste que de chercher à se guider sur un prétendu contact éprouvé de la réalité du sujet.

L'alibi du psychanalyste c'est toujours finir par souhaiter qu'il y ait un objet, que son moi soit conforté par le moi de l'autre.

La parole vide c'est le redoublement de l'imaginaire avec mise en fonction de la triade frustration-agression-régression.

Nous avons à travailler sur l'endroit où nous mettent nos analysants et s'ils ne mettent pas en jeu l'évitement de la parole. Nous avons aussi à manifester que nous ne sommes pas là où on croyait qu'on était : nous sommes ailleurs. On voudrait toujours en entendant quelqu'un savoir comment il se comporte, entrer en contact avec l'essentiel qui serait à dire ou à manifester. La difficulté n'est pas dans l'essentiel mais dans le vouloir. Toujours vouloir être dans la parole pleine ou dans la parole vide, c'est équivalent, on se trompe dans les deux cas : il n'y a de parole ni vide ni pleine.

L'objet au-delà de la parole deviendra le grand Autre pour Lacan. Par la médiation de la parole, le désir n'est ordonné à aucun objet mais au désir de l'Autre et à la chute de l'objet (a) : l'essentiel du désir c'est l'immédiateté. Le désir est à différencier de la pulsion. Le désir ne peut se penser hors de la pulsion mais il n'en est aucune et, en même temps, il les articule toutes. Dans le désir de la rencontre, le véritable amour, c'est devenir celui qu'on aime. L'immédiateté de la rencontre nous constitue comme désirant. Quand il y a rencontre la médiation disparaît : elle s'éprouve comme fusion ou abandon, quelque chose où je m'abime dans l'autre ou l'autre en moi. Mais cette immédiateté est quelque chose d'impossible : dans le désir quelque chose vise à la perte du moi. Le désir serait l'éternel présent. La patience est ce qui maintient le désir et en témoigne.

L'Esprit est une médiation de l'immédiateté.

La mort du moi, c'est l'ordonnancement de la révélation du sujet, c'est le désir, ce qu'on ne peut pas vouloir. La plupart du temps nous voudrions la mort imaginaire de notre moi. Si l'Autre est cette instance inimaginable, c'est qu'on ne peut savoir ce qu'elle veut.

Il y a confusion entre la mère et Dieu dans le discours imaginaire. Ce qui est à entendre, c'est la question de la chair comme médiation. L'horreur c'est : « ce que nous sommes n'est pas vrai ». Il y a deux façons d'y échapper : - la matérialité : ce qui est réel c'est ma viande : de la viande et alors le désir qui peut rester ouvert ou - l'idéologie, la parole est la vérité complète.

Si le désir est vrai, il faut que l'autre ait un corps. Si le désir n'est pas vrai, ce corps est bien le corps réel. Il s'agit de l'opposition entre l'idolâtrie et Dieu. Plus on avance sur ce lien plus le risque de l'idolâtrie est grand. Il n'y a pas de foi sans pointage du grand Autre (A), ce quelqu'un à qui on peut parler en vérité et il n'y a pas cet entrecroisement entre croire et ne pas croire. La vie dont nous désirons vivre, nous voudrions toujours la sentir alors que nous ne pouvons qu'y croire.

(p. 254 § 2 - p. 130 § 3)

Si nous portons maintenant notre regard à l'autre extrême de l'expérience analytique, - dans son histoire, dans sa casuistique, dans le procès de la cure, - nous trouvons à l'opposé de l'analyse du hic et nunc la valeur de l'anamnèse comme indice et comme ressort du progrès thérapeutique, à l'intrasubjectivité obsessionnelle l'intersubjectivité hystérique, à l'analyse de la résistance l'interprétation symbolique. Ici commence la réalisation de la parole pleine.

Trois formulations : histoire, anamnèse, introduction de l'histoire.

-Le hic et nunc, pris ici dans le sens de l'immédiateté imaginaire, est opposé à l'anamnèse comme progrès.

- Il y a plusieurs manière de raconter son histoire et elle peut changer.

- Réintroduire dans le présent notre histoire c'est interroger l'origine (l'altérité originaire)

Assumer son histoire est imaginaire sauf quand il y a assomption du sujet (quand il ne sait pas qu'il l'assume). Ce n'est pas l'anamnèse en soi qui compte mais elle est indice et ressort du progrès thérapeutique à travers la chose signifiante. Alors un sujet va découvrir qu'il n'est pas réductible à son historicité.

L'intra subjectivité obsessionnelle – l'intersubjectivité hystérique. On ne peut rester dans un rapport du moi à l'objet, il faut introduire l'intersubjectivité. C'est la manière de se représenter subjectivement pour l'obsessionnel et l'hystérique.

Obsessionnel
Intra subjectivité

Le jeu de moi avec moi
Représentation de l'un et de l'autre à l'intérieur du même

Hystérique
intersubjectivité

L'hystérique met le moi hors d'elle
Entendre ce qu'elle dit tout en n'y étant pas
L'Autre de l'hystérique c'est le moi et non le A
C'est l'arrangement que fait l'hystérique.
C'est de l'entendre qui peut nous indiquer la question de l'altérité

L'interprétation symbolique est ce qui autorise le passage, ce qui ne se laisse pas prendre dans le fantasme et qui se fait dans la rencontre. Ce qui parle n'est ni plein ni vide, ça nous libère d'analyser les résistances dans l'ordre de la psychologie. C'est dire ce que les conditions de la technique nous font dire sans qu'on le sache.

Le contrôle entre la parole vide et la parole pleine

Ce qui **« actualise dans le discours des relations fantasmatiques** » et qui caractérise « **la régression (qui) n'est pas réelle** »… et donne lieu à la parole vide (p. 252 – p. 128 § 5), va **« s'opposer** » à l'autre extrême de l'expérience analytique (p. 252), à ce qui actualise dans la parole l'histoire, et qui caractérise la rencontre ou l'interprétation symbolique à laquelle la parole pleine donne lieu.

Lacan marque une forte différence – sans le dire – entre l'analyse du hic et nunc (qu'elle se ramène à l'intrasubjectivité obsessionnelle ou à l'intersubjectivité hystérique) et ce qu'il appelle « l'interprétation symbolique » où commence la réalisation de la parole pleine : c'est pourtant à cette interprétation symbolique que donne accès l'analyse de la résistance.

On pourrait dire que la rencontre avec quelqu'un dans l'ordre de la parole (pleine) ne se fait jamais sans la remise en jeu – ici et maintenant – de toute son histoire : c'est à cette remise en jeu de l'histoire que s'oppose la résistance de l'intrasubjectivité obsessionnelle comme celle de l'intersubjectivité hystérique même si c'est la seconde qui va nous en dire plus sur « l'événement », cause du symptôme, cause du mutisme.

La valeur symbolique de l'histoire s'oppose pour Lacan à la valeur fantasmatique (imaginaire) d'un discours du « moi » qui rend compte à chaque étape de la décomposition (ou de la composition) de sa structure.

La parole pleine de moi est vide → redoublement – illusion

La parole vide de moi est pleine → division - altérité

« Imputer » à la régression qu'entraîne la première « la réalité d'une relation actuelle à l'objet » –la mère de la tête, par exemple – « revient à projeter le sujet dans l'illusion aliénante qui ne fait que répercuter un alibi du psychanalyste ». Prendre ainsi des vessies pour des lanternes aliène le sujet en analyse dans un ailleurs de la rencontre analytique, dans un ailleurs de la cure, dans un ailleurs de la parole de l'analyste : cet ailleurs c'est l'image, l'idée, le sentiment.

Pour dénoncer cet ailleurs, pour ne pas permettre que le procès de la cure s'enlise dans un tel alibi (p. 252…), l'analyste s'autorise de lui-même et non de l'image qu'il a de lui, de ce qu'il entend et non de la tentative qui consiste « à se guider sur un prétendu contact éprouvé de la réalité du sujet » (p. 252…).

S'autoriser de lui-même – en ce sens – veut dire : s'autoriser de la parole en tant qu'elle nous constitue comme être de rencontre et non en tant qu'elle est vide, évidente et évitante.

S'autoriser de lui-même pour le psychanalyste, c'est s'autoriser de ce qu'il parle avec la dimension d'altérité intime où la parole trouve sa source, et est elle-même autorisée de l'autre.

Je ne sais pas si Lacan a intentionnellement voulu insérer des considérations sur le contrôle entre développement sur parole vide et triade (frustration, agressivité, régression) et développement sur parole pleine et restructuration du sujet dans l'après-coup (p. 256). Je crois qu'il ne l'a pas voulu entièrement et qu'il n'a pas saisi à quel point il n'y a de parler-à que dans l'articulation de la parole vide et de la parole pleine, du dédoublement du fantasme et de l'ouverture au réel de l'histoire, du mensonge finalement et de la vérité : du côté du mensonge la

parole en tant qu'elle vide l'homme du réel de son histoire en lui évitant (par dédoublement) la réactualisation dans le corps de son histoire de la question de l'origine (Autre) : du côté de la vérité la parole en tant qu'elle remplit l'homme du réel de son histoire en dénonçant l'évitement de l'Autre dans l'autre, l'évitement de ce qui parle au cœur de l'imaginaire. On pourrait dire ici : l'évitement de l'esprit. (cf. « Elle fut remplie de l'Esprit Saint »).

Parole vide et parole pleine nous aident à pénétrer avec la problématique lacanienne plus avant dans l'expérience de l'homme : plus avant veut dire ici sans s'empêtrer dans une considération morale préalable et perverse. Il n'en reste pas moins qu'en fin de parcours et relativement au surgissement du sujet de la confusion entre imaginaire et réel, la question du mensonge et de la vérité pose seule l'énigme d'une chair qui parle. Est-ce dans la dissociation de la chair et de la parole que ça parle…et dans ce cas notre chair historique n'est pas réellement vivante. Est-ce dans l'unité de la chair et de la parole que ça parle…et dans ce cas la dissociation nous fait faire l'expérience du mensonge.

* *

*

Lacan confère une valeur obsessionnelle flagrante à « **l'extension symptomatique de la raréfaction des effets de la parole dans le contexte social présent** » quand elle touche – dans les règles mêmes de la psychanalyse – au contact réel avec le patient que la règle même de la psychanalyse exclut.

Ce réel là de Lacan, on le voit, ne supporte pas le sens que ce mot prend dans le rapport R.S.I. (réel, imaginaire symbolique).

Et il ne s'agit pas de contacter ni de toucher à la réalité du sujet, comme le montre les contrôles où le contrôleur n'a jamais à faire avec l'analysant. Il instruit le procès de la cure qu'il entend relater avec d'autant plus de précision que le contrôlé y montre moins de ses dons impénétrables qu'il est sensé venir y montrer pour se persuader qu'il est bien l'image de l'analyste qu'il veut être.

C'est dans les contrôles que la parole vide atteint à son apogée : elle se veut pleine.

« Le contrôleur manifeste une seconde vue ». Il est en position de repérer des effets moïques du contrôle relativement à ce qu'il entend de l'analysant à travers le filtre où il lui est présenté. C'est tellement vrai qu'il suffit souvent à « un contrôlé » de prendre la liberté de parler avec un analyste qui n'est pas « son » analyste (et, à mon avis qui ne doit pas l'être) pour que cet effet de filtre autorise l'écoute et l'interprétation selon le registre où peut se lire la partition constituée par ce discours de l'analysant.

« En vous le disant, dit le contrôlé, je percevais que… ». C'est bien « le meilleur point qu'il tire de cet exercice » : celui d'apprendre à se tenir lui-même dans la position de subjectivité seconde (seconde vue) où se trouve mis le contrôleur qu'il vient voir.

Il me semble, quant à moi, que ceci n'est possible qu'à la condition que l'analyste contrôleur ne se prenne jamais pour l'analyste du contrôlé… qui aurait à détecter un objet au-delà de sa parole, un inanalysé quelconque qu'il serait sensé lui ne pas perdre ou ne pas avoir perdu de vue. Même et surtout si de telles ouvertures ou de tels bouleversements ne manquaient jamais au cours d'un contrôle, le contrôleur n'a pas à devenir l'analyste du contrôlé.

Revenant à la cure Lacan écrit :

« **Le seul objet qui soit à la portée de l'analyste, c'est la relation imaginaire qui le lie au sujet en tant que moi** ». Or dans le contrôle, le seul objet qui soit à la portée du contrôleur,

c'est la relation imaginaire qui lie le contrôlé à l'analysant. Ce rapport est à sa portée car tout contrôle est fondé sur le principe que nous analystes, on est censé entendre ceci ou cela… quand on nous dit les mêmes choses. Le contrôle c'est l'effondrement – sans les précautions du chemin analytique qui est sensé avoir été suivi – de ce « nous, on ».

Cette différenciation là est très dure et sauf à être reprise sur la scène de la parole vide… indéfiniment… elle demande beaucoup d'amour (?) et de la part du contrôleur pour le contrôlé et de la part du contrôlé pour l'analysant. Il se peut alors que ça marche, que le contrôlé découvre de l'amour pour le contrôleur là où jouait d'abord le leurre de l'admiration ou du produit fini à acheter. De l'amour… ou, si « ça n'a jamais marché », de la haine.

16 mai 1987

(p. 254 § 4 – 131 § 2)

Rappelons que c'est l'expérience inaugurée avec cette hystérique (Anna O.) qui les amena (Freud et Breuer) à la découverte de l'événement pathogène dit traumatique.
Si cet événement fut reconnu pour être la cause du symptôme, c'est que la mise en parole de l'un (dans les « stories » de la maladie) déterminait la levée de l'autre.

Avec l'hystérique il est nécessaire de lever une ambiguïté : imaginer qu'il suffirait de parler de l'événement pour lever le symptôme. Parler de l'événement serait la cause de la levée du symptôme. Il est faux de penser que l'événement est la cause du symptôme. Or nous avons tendance à chercher quel est l'événement qui a produit le symptôme. C'est aussi la non mise en parole et la non symbolisation qui a cristallisé le symptôme. Autrement dit, ce qui fait symptôme c'est que l'événement n'a pas été symbolisé.

Quand notre naissance va-t-elle être un événement pour nous ? De cette position dépend l'avenir de l'analyse dans l'ordre d'une parole qui nous donne un corps. Tous les événements qui nous inscrivent comme corps dans l'histoire se réfèrent à notre naissance. Elle n'est repérable que comme parole qui nous donne corps.

L'autre danger va être l'objectivation de la scène signifiante, ramener la mise en parole à un jeu de mot. La manière dont on va déduire dans le discours du patient ce qui n'est que dans la tête d'un analyste. Il ne suffit pas de construire une chaîne signifiante il faut que ça parte d'un événement de ce type dans la cure. Le risque est de déduire une structure à partir des signifiants sans repasser par le corps, par l'événement et par la répétition.

Ce que nous apporte le discours de l'hystérique. La confusion avec laquelle l'hystérique joue : il n'y tombe jamais tout à fait ce qui nous indique quelque chose de la différence. Dans la perversion toute interprétation qui se contente d'indiquer ou de constater la différence est insuffisante. Il n'y a d'intervention que sur vérité/mensonge.

(p. 254 § 4 - p. 131 § 3)

Les préjugés psychologiques de l'époque s'opposaient à ce qu'on reconnût dans la verbalisation comme telle une autre réalité que son *flatus vocis.* Il reste que dans l'état hypnotique elle est dissociée de la prise de conscience et que ceci suffirait à faire réviser cette conception de ses effets.

Avec l'hypnose la parole est dissociée de la remémoration consciente. Quand la mise en parole d'un événement redevient-elle notre histoire ? Quand ça devient épique. Il y a quelque chose en nous qui pour rien au monde ne se laisse débarrasser du roman familial qui en plus est une représentation de l'histoire qui n'historicise pas : le roman familial est à l'opposé de l'épos. Plus le roman familial

est complexe plus on y tient. Il est installé une réalité à la place de la vérité du sujet, ce qui met cette réalité en position originaire.

(p. 255 § 2 – p. 131 § 5)

Nous dirons quant à nous, qu'il l'a verbalisé… il l'a fait passer dans le verbe ou, plus précisément, dans l'*épos* où il rapporte à l'heure présente les origines de sa personne.

Le seul indice que ça parle c'est que nous avons un langage. La parole c'est quelque chose dont nous ne savons pas ce qu'elle nous dit, c'est l'inconnu. Cet inconnu est souvent ce qui est le plus intime à nous-même. Le vide psychologique c'est le refus de laisser s'ouvrir cette zone inconnue de la parole, de s'en remettre à elle. Éviter la castration c'est faire le vide qui est le lieu du passage à l'acte. Alors l'analyste a à écouter au-delà du vide comme au-delà du dire manifeste. Vide et dire manifeste sont des constructions imaginaires. À cet endroit du vide le patient sait quelle est notre position, entre autre la tendresse d'acier. On ne peut y tenir qu'en référence à quelqu'un. Le sujet ne fait passer dans le verbe son histoire que si c'est lui qui la fait passer. Dans les structures psychotiques, être témoin de sa propre naissance, c'est le ressort de la dénégation de l'altérité, de la toute puissance et de la non entrée dans le temps. Comment entendre comme souffrance ce qui se donne comme jouissance ?

(p. 255 § 2 – p. 132 § 1)

Lacan fait une comparaison entre le divan et le théâtre où une nation peut lire son histoire en marche. Dans l'un et l'autre il y a remémoration hypnotique et vigile. C'est la parole dans cette double dimension qui constitue le sujet : c'est la parole qui fait l'homme, l'étant de ce qui parle, de la parole.

C'est d'être parlant que nous ne supportons pas cette ouverture constante à l'autre dans la mesure où nous parlons. Ne plus s'aliéner serait devenir indifférent aux signifiants de notre propre histoire : être ni dans le refus, ni dans l'aliénation à tel ou tel signifiant, … être indifférent. L'hystérique cherche quelqu'un qui ne se laisse pas embarquer dans son mensonge. « Je voudrais pas mentir ». Les puissances du passé sont les puissances imaginaires.

L'oedipe est occultation de l'originel. Nous avons à reconnaître que la chair humaine ment, que ça ne parle pas vraiment, que ça ne parle que dans un mensonge et ça lève le symptôme. On est dans une fonction de devin si on parle de l'oedipe comme occultation de l'origine. On occulte l'origine dans une position perverse. C'est nous qui ne voulons pas de mère, pas de père et être aveugle.

12/6/1987

(p. 256 § 1 – p. 132 § 3)

Car la vérité de cette révélation, c'est la parole présente qui en témoigne dans la réalité actuelle et qui la fonde au nom de cette réalité. Or dans cette réalité, seule la parole témoigne de cette part des puissances du passé qui a été écartée à chaque carrefour où l'événement a choisi.

Dans ce texte il n'y a pas encore de distinction entre réalité et réel.

Qu'est ce qu'un acte ? La parole en acte c'est ce qui ouvre la réalité au réel. Il n'y a d'acte que de parole, il n'y a pas d'actes sans parole. Il n'est question de réel que pour un sujet. Il n'existe pas de catégorie du réel pour les chats ou les chiens.

Les troubles ne sont pas dus à l'événement comme tel mais à la non symbolisation de l'événement. Il s'agit sur le divan de laisser dans la réalité de la rencontre analytique remonter jusqu'au carrefour où la parole qui s'adresse à l'autre

s'est perdue dans le redoublement de l'imaginaire. C'est le carrefour du mensonge inconscient où le moi se prend lui-même comme interlocuteur. Cet acte de parole est celui de la chute de l'image : c'est pourquoi nous ne voulons pas prendre la parole. La chair cherche dans le langage sa vérité et vice versa - opposition duelle. Deux termes dont aucun des deux n'est premier et laisse ouvert sur l'origine la place d'un autre terme.

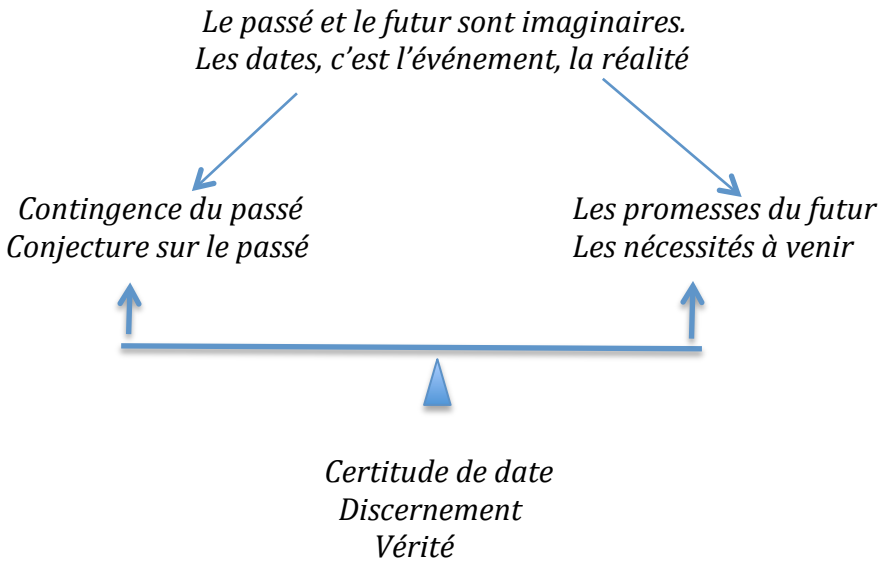
La parole ne s'inscrit pas dans le corps mais dans la chair : la parole fait corps. Le savoir a priori est une lettre morte qui a des effets imaginaires. Quand on laisse choisir l'événement c'est l'image de moi qui choisit.

REFUS = RE-FUSION coalescence entre MOI-MÈRE. Le refus est le creuset de l'image de moi et de la mère, c'est refuser de sortir de la CON-FUSION. Le refus majeur c'est la confusion entre le je qui parle et le ça qui refuse. Il n'y a de rencontre vraie qu'à ce carrefour où l'on rencontre un autre, à la fois au lieu de la chair, du langage et d'un ailleurs. Le pervers va faire comme si la vérité de la chair c'était les mots, le langage.

Le carrefour a trois branches : la chair, le langage, l'ailleurs le lieu de la parole. Toute thérapie qui ne va pas jusqu'à ce carrefour confirme le mensonge. Si l'adulte ne reconnaît pas le mensonge chez l'enfant, il l'y enferme. Il n'y a d'accès à la parole que dans l'ordre du mensonge. Quand on est analyste on doit être la butée sur laquelle peut se signifier le mensonge.

(p. 256 § 2 – p. 133 § 1)

Soyons catégorique, il ne s'agit pas dans l'anamnèse psychanalytique de réalité, mais de vérité, parce que c'est l'effet d'une parole pleine de réordonner les contingences passées en leur donnant le sens des nécessités à venir, telles que les constitue le peu de liberté par où le sujet les fait présentes.



Il est important de parler dans la certitude de date. Dans l'histoire de l'Homme au loup la certitude de date est importante. Ça n'a pas le même sens s'il avait 6 mois car il aurait été mis dans la chambre des parents et s'il avait deux ans et demi car dans ce cas il y serait allé alors qu'il n'avait rien à y faire.

3/10/87

(p. 257 § 2 – p. 134 § 1)

C'est bien cette assomption par le sujet de son histoire, en tant qu'elle est constituée par la parole adressée à l'autre, qui fait le fond de la nouvelle méthode à quoi Freud donne le nom de psychanalyse… Ses moyens sont ceux de la parole en tant qu'elle confère aux fonctions de l'individu un sens : son domaine est celui du discours concret en tant que champ de la réalité transindividuelle du sujet : ses opérations sont celles de l'histoire en tant qu'elle constitue l'émergence de la vérité dans le réel.

La nouvelle méthode est faite de moyens que constituent un domaine et une opération.

Les moyens dont elle se prive sont l'hypnose, le symptôme hystérique, le discours concret = le symptôme.

I – Moyen

INDIVIDU
La parole

II – Domaine

TRANSINDIVIDUEL
Ce qui va d'un individu à l'autre :
Langage, chair, → symptôme.
Le sujet ne peut être un individu s'il n'est pas référé à une transindividualité.

Opération

HISTOIRE

Émergence de la vérité dans le réel

Texte de Denis Vasse provenant des archives BML écrit le 16 mai 1987 (LACAN - ÉCRITS, P. 254-257)

REMÉMORATION SYMBOLIQUE

ET

REMINISCENCE IMAGINAIRE

1. L'événement et l'acte

2. L'origine structurale et l'origine chronologique

3. La castration

4. Remémoration hypnotique et remémoration vigile

5. L'ambiguïté de la révélation hystérique

6. La vérité qui parle

1. L'événement et l'acte

C'est la mise en parole de l'évènement pathogène traumatique qui, chez l'hystérique, détermine la levée du symptôme qu'il présente. Ceci veut dire que l'évènement est traumatique dans la mesure où il n'a pas été symbolisé, parlé, qu'il n'est pas devenu "histoire" pour un sujet.

Ce n'est donc pas l'évènement comme tel qui est "cause du symptôme", c'est l'évènement en tant qu'il ne fait pas acte. Maintenu hors parole, il ne fait pas corps de sujet, il n'entre pas dans l'assomption, par le sujet, de son histoire (257).

Ici s'indique le ressort — ou le procès — de toute la psychanalyse : les évènements ne nous inscrivent comme sujets d'une histoire que dans l'acte d'une parole. Au point que l'évènement de notre naissance n'est repérable que dans l'ordre d'une parole dont le langage actuel continue de témoigner.

Il en témoigne pour de vrai, pour de faux ou pour de rire.

Pour de vrai, si le langage du témoin s'accomplit dans l'acte de la chair qui se donne comme corps de parole et qui s'y risque jusque dans sa disparition (engendrement alliance, mort)

Pour de faux, si le langage du témoin se répète sans s'accomplir dans l'acte de la chair **...**

Pour de rire **...** et c'est le temps d'une sorte de mise en scène du vrai et du faux : on y joue à les confondre pour s'assurer de leur différence et pour tenter de maitriser leur vacillation. Si personne ne vient l'en délivrer, c'est de ce jeu que l'hystérique va devenir prisonnier dans un perpétuel évitement de la propre détermination de son histoire ou de son sexe.

Mais laissons ce tremplin de réflexion pour revenir au texte dans lequel Lacan nous met en garde devant le terme de "prise de conscience emprunté à la théorie psychologique". Il marque la différence entre cette "prise de conscience" que le "prestige" des explications tire du côté de la compréhension intellectuelle et de "l'évidence" et la "mise en paroles" qui n'est pas ré-ductible au mouvement d'air dans la bouche, au flatus vocis. Dans le rêve, la mise en parole est dissociée et de "la prise de conscience" et du "flatus vocis". Ainsi débarrassé de ces deux extrêmes, le mot verbalisation pourrait convenir à "la mise en parole".

La remémoration - qu'elle soit hypnotique ou vigile - se présente alors comme un effet de la mise en parole.

Raconter un évènement, c'est l'avoir verbalisé, l'avoir mis en paroles. Ce qu'on exprime en parole (épos) est ce qui a été mis en parole pour un sujet. "Le sujet... a fait passer l'évènement dans le verbe ou, plus précisément dans l'épos". C'est donc dans l'événement verbalisé, dans l'épos, que le sujet "rapporte à l'heure présente les origines de sa personne' (255). Il rapporte au présent de la parole le point de départ de sa personne.[2] (1)

2. L'origine structurale et l'origine chronologique

Il me semble qu'il s'agit là du rapport entre ce que nous avons appelé l'origine structurale — celle de la parole à partir de laquelle naît notre histoire — et l'origine chronologique — celle qui est la mise en scène, la représentation imaginaire du début, "des" origines.

Parler vraiment, c'est reprendre au compte de celui qui s'exprime maintenant dans le jaillissement des mots, ce qui était figé dans le discours mythique et extériorisant de la représentation. La parole est du côté de la vie et du désir. Elle fait sortir de la sidération par le discours ou par l'image, elle démystifie.

Parler, alors, devient la manière de rendre compte de son origine "dans un langage qui permet au sujet d'être entendu par ses contemporains". Et ce, que le "moi" le sache ou non. Parler, c'est laisser le langage s'ouvrir à ce qui parle en nous, à la vérité qui parle, dirait Lacan. Et cette orientation vers ce qui parle en nous n'est pas sans risque : elle nous fait faire l'expérience du mensonge (premier) dont la trace est toujours enfermée dans la figure du mythe.

Parler vraiment ne signifie pas "savoir ce qu'on dit", c'est plutôt adhérer à l'origine et/ou à la Vérité qui parle en nous et qu'on ne veut pas savoir ou qu'on ne veut pas dire sous prétexte qu'on ne la sait pas ; qu'on ne la maitrise pas et qu'on ne la contrôle pas.

Cela ne se réalise dans la chair que par la médiation des signifiants d'une histoire où le langage et la chair s'articulent en une parole qui s'origine dans un Autre ou d'un Autre. Ce rapport à un Autre dans la parole interdit au langage comme à la chair de chercher leur raison, leur cause dans l'un ou dans l'autre. Certes le langage ne parle pas sans la chair et la chair ne parle pas sans le langage, mais chair et langage représentent un couple de deux termes dont aucun n'est premier par rapport à l'autre, ce qui, nous l'avons souvent vu, ouvre la question de l'origine et la situe dans leur rapport.

---

2 Origine est un mot dérivé et savant de ORIENT qui appartient à la famille du latin oriri, ortus "se lever (astres) "s'élancer hors de", "naître" d'ou :

1.oriens, orientis, participe présent "soleil levant" qui s'oppose à occidens (voir CHOIR) ; dér. : orientalis.

2.origo, — inis "point de départ, source", d'où bas latin : originalis, originarieus ; le mot aborigines "autochtones" à propos des premiers habitants du Latium, est habituellement rattaché à ab origine ; mais c'est peut-être un ancien nom de peuple déformé par étymologie populaire.

3.aboriri, abortus (avec valeur primitive de ab) "mourir, disparaître", d'où abortare "avorter".

Cette médiation originaire est ouverture au RÉEL. Hors de cette référence au RÉEL, le langage et la chair ne peuvent plus être pensés comme RÉALITES IMAGINABLES. Le lien entre le RÉEL et les RÉALITES est de l'ordre de la VÉRITE QUI PARLE, de l'ordre du SUJET.

Mais que la Vérité parle ne veut pas dire justement que nous la disions quand nous voulons la dire. Cela veut dire l'inverse. C'est quand nous voulons la dire en le sachant que nous mentons.

Dans le mensonge, le lien de la parole au RÉEL ORIGINAIRE est perdu.
Dévoyée de la visée du désir où le sujet parlant se reconnaît comme ce qui n'est pas "moi" mais Autre, ce qui s'exprime par la parole s'épuise dans l'image du moi, dans un autre. Ce dévoiement de la parole ramène la démesure originelle du désir, son infinité, à la mesure répétitive et quantitative d'une satisfaction pulsionnelle qui cherche dans la décharge son extinction.

Ne pourrait-on pas aller jusqu'à dire : extinction de la chair dans l'idéalité de l'image ou extinction de l'image dans la matérialité de la chair ?

Le dévoiement de la parole entraîne la confusion de l'Autre et de l'autre, du sujet et du moi. Cette confusion qui tend à faire de l'autre un Autre et du moi un sujet absolu s'oppose avec une violence paradoxale au jeu de l'imaginaire, à l'apparition et **à** la disparition de l'image, à la chute de l'objet (a). Dans un tel refus inconscient d'entendre et de parler, le MOI se trouve pris dans un face-à-face avec lui-même pris pour la vérité qui parle (Dieu) elle-même confondue avec le discours de la mère. Emboîtement de poupées russes**...** qui dénie toute rencontre originaire, toute naissance véritable.

Dieu n'est jamais ici que ce que le moi fait parler : l'image de moi dont la première représentation sensorielle est la mère**...** elle-même prise au miroir de son propre narcissisme.

La remémoration symbolique diffère de la réminiscence imaginaire (431)[3]. De séparations en rencontres elle nous conduit jusqu'au "drame" d'une séparation originaire qui ne peut être que de l'ordre de la Parole (créatrice) et dont notre parole actuelle, soumise à la loi du langage, rend compte. Le "mur" du langage fait loi : "il est aussi bien fait pour nous fonder", pour fonder ce qui parle en nous, "dans l'Autre que pour nous empêcher de le comprendre". "Et c'est bien de cela qu'il s'agit dans l'expérience analytique. "

"Quand je parle, je porte toujours le poids d'un mensonge… Y a chaque fois ça sous-jacent… et je dis comme si je mentais comme si y'avait des combines derrière".

L'analysant invoque ainsi un père qui n'a cessé de lui apprendre à contourner la loi et qui l'exhortait à ne pas manifester dans la rue — même s'il était d'accord avec ceux qui manifestaient — "parce que même si on était d'accord, on se faisait remarquer" et que c'était dangereux. Le père en appelait à la grand-mère qui était elle-même ouvrière dans une usine — ce qui prouvait bien l'honnêteté de toute la descendance **!** Cette grand-mère

---

3 Ecrits, (p. 431) in La chose freudienne. « L'Autre est donc le lieu où se constitue le je qui parle avec celui qui entend, ce que l'un dit étant déjà la réponse et l'autre décidant à l'entendre si l'un a ou non parlé.
Mais en retour ce lieu s'étend aussi loin dans le sujet qu'y règnent les lois de la parole, c'est à dire bien au-delà du discours qui prend du moi ses mots d'ordre, depuis que Freud a découvert son champ inconscient et les lois qui le structurent {…} Les lois de la remémoration et de la reconnaissance symbolique, en effet, sont différentes dans leur essence et dans leur manifestation des lois de la réminiscence imaginaire, c'est à dire de l'écho du sentiment ou de l'empreinte (Prägung) instinctuelle, même si les éléments qu'ordonnent les premières comme signifiants sont empruntes au matériel auquel les secondes donnent signification ».

n'avait pas participé à une manifestation. Les manifestants avaient été filmés et renvoyés… elle, non…

« Tu vois, il ne faut jamais manifester, on sait jamais »**.**

Il associe alors cette remarque au souvenir de la chute d'un jeune homme en montagne. C'était lui qui lui avait enseigné à nouer les cordes de rappel et à faire de l'escalade… sans en avoir tout à fait la compétence et sans avoir vérifié… Bref, pris de panique, il avait fait promettre à cet adolescent de ne rien dire le concernant : "Je me sentais en péril — alors que c'était lui qui l'était — sans pouvoir faire face à ce qui était arrivé"**.**

Moyennant un enchaînement d'associations tourbillonnantes… il finira par dire qu'il avait peur que le jeune homme se soit cassé la colonne vertébrale. A quoi je rétorque que "non" : ce dont il avait peur c'était d'en être responsable. Comme si la gravité de ce qui s'était passé dans la chair — du moins ce qu'il imaginait — donnait la dimension de la gravité de la parole non tenue ou de la parole prise faussement.

"Dans ma tête, je me voyais complètement coincé, c'était la panique… dramatique ! »

D.V. : la vérité, ça n'est pas à dire finalement !
C'est ce dont il faut se méfier, c'est dramatique…
Mentir, c'est assurer sa survie, au moins imaginairement…

"C'est tout le temps ça dans ma vie… et c'est tout le temps ça**…** c'est tout le temps ça dans mon corps aussi c'est tout le temps ça
c'est inversé… la vérité et le mensonge. Petit, ma mère me disait souvent : "Comment tu m'aimes ?" et je la prenais dans les bras et je la serrais. Et plus je la serrais fort, plus j'étais sensé l'aimer. Fallait que je la serre le plus souvent possible".

Où l'on retrouve… la dissociation d'un éventuel mensonge qui se glisse entre chair — ce qui s'éprouve ou ce qui ne s'éprouve pas dans le corps — et langage — ce qui est dit ou pas dit. Il commente d'ailleurs :

"Mais ce sentiment que j'avais par rapport à elle… c'est comme quand je me sens partir dans les effets de foule, à l'intérieur de moi… Je me rends compte que c'est du sentimentalisme, mais que ce n'est pas la vérité…
Ma survie, c'est le mensonge en moi qui est devenu un système logique qui a pris la place de la vérité… comme si la vérité c'était le mensonge d'un mensonge ou ce qui est pas vrai d'un mensonge.**»**

Voilà bien ce dont il s'agit dans l'expérience analytique : de la dénonciation de ce carrefour, de cette trivialité, où la parole qui s'adresse à l'Autre en vérité c'est à dire dans ce lien de la chair et du langage… glisse et se perd dans le redoublement en abyme d'un imaginaire qui n'a plus de butée dans la mesure où les mots dont il se sert ne touchent plus à la chair et ne font plus corps.

La remémoration de l'évènement et le leurre du mensonge quand elle n'est pas « verbe ». L'évitement de ce "passage" dans la chair.

Se remémorer dans l'acte d'une parole adressée à quelqu'un l'évitement ou le non-dit de la parole, voilà ce qui fait disparaître le symptôme — celui de la peur notamment —. Une telle remémoration autorise une "forme de régression qui n'est pas réelle" (252) mais

qui se manifeste dans le langage par des inflexions, des tournures du parler "bébé" chez l'adulte.

Ce carrefour entre la parole ouverte sur l'Autre quand elle s'adresse à l'autre et le discours fermé sur l'objet dans la spécularité du "moi", voilà ce dont il s'agit dans l'analyse. Cela devrait nous sortir de l'ornière où nous sommes lorsque nous croyons qu'interpréter c'est renvoyer à l'analysant son image dans un silence entendu qui est celui de l'imposture redoublée. "Le langage fait pour nous renvoyer à l'autre objectivé" (livre II) n'est rien d'autre que la confirmation de l'image du MOI en lieu et place d'un Autre inobjectivable sans lequel les mots du savoir ne balisent jamais le chemin de la vérité au carrefour du mensonge.

"La représentation parlée"… "implique toutes sortes de présences", le "matériel" historique… ou le matériel qui fait de l'histoire, une réalité symbolique, qui fait du corps parlant à d'autres le lieu de la rencontre avec ce qui parle vraiment… et, aussi bien, le lieu de la dissociation de cette rencontre, de la perte originelle de la parole dans le mensonge.

3. La castration

Parler en vérité ou laisser parler ce qui parle en soi quand on ouvre la bouche, c'est laisser tomber ce qu'on imagine avoir à dire quand on ne parle pas. C'est cette perte de l'imaginaire qui s'entretient hors coupure et on pourrait dire hors sexe — dans le miroir donc — qui est à proprement le ressort de la castration symbolique. La "castration" ordonne à l'Autre — et non au miroir de l'autre — ce qui est perdu depuis l'origine et à quoi toute différence éprouvée comme perte renvoie dans l'ordre du désir.

Cette perte originelle, vous voyez qu'elle consonne avec la question mythique d'un paradis perdu… comme avec l'amour oedipien (non moins mythique finalement) de la mère… Cette perte originelle nous fait pourtant exister comme parlant et désirant, comme parlant à un Autre dans un « au-delà » **du principe de plaisir qui est** le désir d'un corps où le "don" de la parole ne soit pas éprouvé comme une perte narcissique.

4. Remémoration hypnotique et remémoration vigile

Dans ce troisième paragraphe de la page 255, Lacan vient ou revient à l'articulation des "mythes originels de la Cité" et de l'histoire (faite de matériaux). Elle se fait au théâtre, dans le "drame"… "où une nation de nos jours apprend à lire les symboles d'une destinée en marche". Elle se fait sur le divan.

Se référant au langage heideggerien (ce n'est pas si souvent que Lacan avoue quelque chose de ce genre), ce théâtre où se conjuguent "la remémoration hypnotique" avec la "remémoration vigile" est le divan[4]: "l'une et l'autre y constituent le sujet" qui y parle… "comme étant celui qui a ainsi été" (régression dans le langage). "Dans l'unité interne" de l'origine et de l'histoire, de ce passage dans le temps, de la temporalisation de ce qui parle, "l'étant" de ce qui parle, de la parole qui fait corps "marque la convergence des ayant été" dont il est issu.

Il me semble que l'on peut lire dans la phrase qui suit ce que pour ma part j'écris : "naître comme sujet c'est devenir indifférent aux signifiants de sa propre histoire", ce qui

4 C'est en ce lieu qu'on peut trouver dans certaines structures une résistance qui se caractérise par un refus obstiné de laisser se conjuguer les deux « discours ».

suppose effectivement l'articulation de la chaîne des signifiants qui nous constituent (du point de vue nécessairement imaginaire où nous sommes) à la question de l'Origine, c'est à dire dans l'ouverture au réel — ouverture sans laquelle la réalité imaginaire, notre histoire, n'a aucun poids. Elle est phantasme qui cherche sa vérité dans un redoublement indéfini et épuisant pour ne pas la trouver.

J'ose pas parler
J'ai peur de perdre quelque chose de trop important

je n'ose pas parler
parce que tout ce que je pourrais dire touche à
l'amour

et j'ai trop peur de comprendre
ce que j'ai déjà compris…

et je préfère rester dans le doute
car, comme on dit…

"là où y a du doute, y a de l'espoir"

faudrait que je m'exprime mieux
et j'ai beaucoup de difficultés…

la honte, c'est d'aimer sans retour…

j'ai peur d'être l'objet d'un amusement, d'un mépris
j'ai un sentiment de privation et de jalousie…"

Là où la sagesse populaire proclame que "tant qu'il y a de la vie, y a de l'espoir" afin de sortir du doute délétère, la peur de parler vraiment substitue le doute à la vie et le mensonge à l'espoir.

5. L'ambiguïté de la révélation hystérique

"L'ambiguïté de la révélation hystérique" (p. 255 § 3)**,** de la parole hystérique interprétant le passé, "**ne tient pas tant à la vacillation de son contenu entre l'imaginaire et le réel",** entre l'histoire et l'origine**, "car il** (le passé) **se situe dans l'un et dans l'autre**", dans l'histoire et dans l'origine. Ce n'est pas non plus qu'elle (l'ambiguïté) soit mensongère… C'est qu'elle nous présente la naissance de la vérité dans la parole, et que par là nous nous heurtons à la réalité de ce qui n'est ni vrai ni faux de n'être référé à rien d'Autre. Du moins est-ce là le plus troublant de son problème. L'ambiguïté n'est plus mensongère, en effet, dès lors qu'est éliminé le rapport à l'Autre par la médiation de la LOI et que le mensonge n'est plus repérable comme tel. Mais, il n'empêche, l'ambiguïté de la parole hystérique pose la question de la vérité qui parle… Pour moi, c'est aussi bien dire qu'elle pose la question du corps réel que n'ouvre vraiment ni la référence à la chair ni la référence au discours de l'autre, ni la vacillation entre les deux où se perd sa conversion (somatique). Dans cette impossibilité de savoir ce qui est vrai et faux, l'hystérique en appelle incessamment à une chair qui serait parole et à une parole qui serait chair, à une histoire qui serait l'origine et à une origine qui serait histoire. Dans cette vacillation, il fait l'économie de sa naissance de sujet, il évite la castration (symboligène) par une loi qui témoigne dans la réalité actuelle d'une séparation qui fonde le désir de l'homme comme désir de l'Autre à travers toutes les

médiations d'une histoire avec l'autre ordonnée à la Rencontre /Originaire/ ratée et désirée.

C'est parce que l'hystérique fait l'économie de sa naissance de sujet qu'il se pose la question avec cette pertinence en jouant de l'ambiguïté du rapport où elle se pose précisément — entre histoire et origine…

Il suffit d'être descendu dans cette zone de soi ou d'avoir ouvert ses oreilles à qui vient parler, pour en "faire l'expérience" : la vérité de la révélation hystérique du passé est celle d'une parole ambigüe qui ne se sait ni comme vraie ni comme fausse, et comme vraie et comme fausse ce qui pose effectivement en la déniant la question de la différence entre Vérité et Mensonge. Ainsi se trouve squeezée la parole qui en appelle à l'Autre en tant qu'il est le trésor des signifiants et lieu inimaginable : la Vérité qui parle ou qui parlerait hors de toute ambiguïté.

Si l'on reprend le premier paragraphe de la page 256, on voit comment l'ambiguïté peut s'y déplacer. (Et c'est vraiment sa fonction que de se déplacer...)

> **"Car la vérité de cette révélation…**
> celle de l'hystérie, celle de ce qui enfante la chair dans le ventre… USTERON…
> **c'est la parole présente qui en témoigne dans la réalité actuelle…**
> celle de la chair qui parle…
> **et qui la fonde…** (p. 256 § 1)
> qui fonde cette chair ou ce "corps" qui parle actuellement au nom de cette réalité actuelle.
> **Or dans cette réalité**… charnelle… **seule la parole témoigne de cette part des puissances du passé qui a été écartée à chaque carrefour… où l'évènement a choisi**… (et non le sujet) et ce jusqu'au carrefour originaire du premier et inconscient mensonge dont n'importe quel hystérique témoigne… et avec lui tout homme.

Le tourment de l'hystérique, de la chair qui parle en nos ventres et dans la génération dont ils sont le lieu, c'est la recherche (... souvent enlisé dans l'exaspération dont il jouit…) de quelqu'un qu'il ne trouve pas en lui-même et qu'il cherche sans pourtant en vouloir : quelqu'un qui lui dirait la vérité sans se tromper et sans le tromper, qui le ferait advenir comme sujet.

En ce sens, l'hystérie n'est pas sans rapport avec ce qui cherche à se dire dans la chair et qui y échoue. Dans l'hystérie la chair pose confusément la question de la vérité de ce qui parle… pour sortir du tourment de l'ambiguïté qui ne se sait pas encore comme mensonge et comme refus de l'Autre.

6. La Vérité qui parle

Elle ne le saura qu'à la lumière d'une parole qui tranche et qui discerne… mais elle ne l'entendra qu'en découvrant qu'elle n'en voulait rien entendre… car

c'était pour elle, abandonner "la parole comme jeu"… ou le jeu de la vérité [pour parler comme Sabatier, T.V].

Il ne s'agit pas de réalité charnelle ou imaginaire… dit Lacan, mais de vérité, c'est à dire de ce lien de la chair et de l'esprit dont la parole est le lieu dans l'articulation de l'histoire et de l'origine où elle est produite. Dans le présent.

“**Et c’est l’effet d’une parole pleine de réordonner les contingences passées en leur donnant le sens des nécessités à venir telles que les constitue le peu de liberté par où le sujet les fait présentes**”. (p. 256 § 2)

La parole pleine c’est la parole prophétique qui interprète le passé dans son rapport avec l’origine et dit ce qui ne cesse d’arriver depuis le début et jusqu’à la fin et qui n’est rien d’autre que ce qui arrive maintenant : une vie qui dit la Vie dans la mort, la vérité dans le mensonge dans une parole qui ne les confond pas, une parole qui tranche.

En cette parole qui engage la chair de celui qui parle dans son rapport aux autres — et le prophète en meurt justement —, il s’agit d’une direction, d’un lieu où s’élève et s’assume l’histoire dans un sujet, où la chaine des signifiants se trouve référée par le sujet qui parle et s’en remet à l’autre et/ou à l’Autre, au Réel en question.

Il ne s’agit là dit Lacan… en disant que c’est “pour Freud” (256) “ni de mémoire biologique, ni de sa mystification intuitionniste, ni de la paramnésie du symptôme, mais de remémoration, c’est à dire d’histoire, faisant reposer sur le seul couteau des certitudes de date la balance où les conjectures sur le passé font osciller les promesses du futur.

Non Oui,
date des réalisations
en fonction de la parole
dite — remémoration.

. Si ça penche du côté du “oui” en fonction de la date, la parole reçue et remémorée est crédible sinon… c’est la panique !

. Lacan va-t-il là encore jusqu’à la question de la naissance ?

De toute façon, c’est toujours dans l’après coup (nachträglich), dans les effets re-mémorés de la parole qu’une telle problématique, celle du sujet naissant a lieu.

C’est de cette problématique au cœur de laquelle git le mensonge — la possibilité de dénier la vie en vivant – que surgit la parole de la Vérité qui dit le Sujet en se disant elle-même.

Le temps de conclure où s’indique **“ce qui fait le fond de la nouvelle méthode à quoi Freud donne le nom de psychanalyse”, (p. 257 "§ 2) c’est bien cette assomption par le sujet de son histoire”,** en tant que cette histoire est constituée par la parole.

Dans cette phrase de Lacan, “par le sujet” et “par la parole” ont la même fonction et la même place : ils entrecroisent la direction de l’assomption de l’histoire et celle de l’adresse à l’autre. Si un sujet dans un corps pouvait être la parole, ce serait le VERBE**…** l’acte de la Parole même et/ou la Parole en acte, la VÉRITE qui PARLE dès l’ORIGINE dans l’Histoire.

16 mai 1987

La méthode :

La position de l'individu dans l'intersubjectivité… avec la vérité

(p. 257 § 5 – p. 134 § 4)

1 – Ses moyens sont ceux de la parole en tant qu'elle confère aux fonctions de l'individu un sens.

2 – Son domaine est celui du discours concret en tant que champ de la réalité trans individuelle du sujet.

3 – Ses opérations sont celles de l'histoire en tant qu'elle constitue l'émergence de la vérité dans le réel.

I – *Les moyens. La parole en tant qu'elle confère un sens à l'individu. C'est une position du sujet. Pour Lacan la position de sujet est définie par l'interlocution.*

Acceptation d'une position qui finalement est plus constituante en elle-même du rapport à l'Autre dont elle est constituée… que toutes les consignes d'une mise en scène de l'interlocution. Voir la note : « **même s'il parle à la cantonade il s'adresse à ce grand Autre** » (p. 258)… sans quoi il n'y a pas d'intersubjectivité.

Sans les moyens mis en jeu par la parole, il n'y a pas de séparation, d'individuation, d'individu établi dans ses fonctions de sujet. Parler vraiment à quelqu'un, parler vraiment c'est faire exister quelqu'un dans un rapport de sujet – c'est à ce prix de la parole que les fonctions de sujet ont un sens, une direction… C'est d'être ordonnée par la parole en direction de l'Autre que la personne humaine, le sujet, est indivisible.

II – *Son domaine. La réponse de l'interlocuteur, c'est ce qui manque. On passe d'une discontinuité physiologique à une continuité qui est celle de l'inconscient. Entre individu et trans-individualité (histoire du sujet) il y a une rupture. Ce que nous restituons de l'histoire d'un individu c'est ce qui assure la continuité de son histoire là où elle était discontinue.*

Dans l'intersubjectivité l'interlocution est toujours déjà une réponse à l'interlocuteur, à celui auquel elle s'adresse, à l'Autre. C'est dans la restitution de ce qui parlait (parle) en lui et qu'il ne savait pas – ou ne voulait pas savoir – que se rétablit « **la continuité intersubjective du discours où se constitue l'histoire du sujet** ».

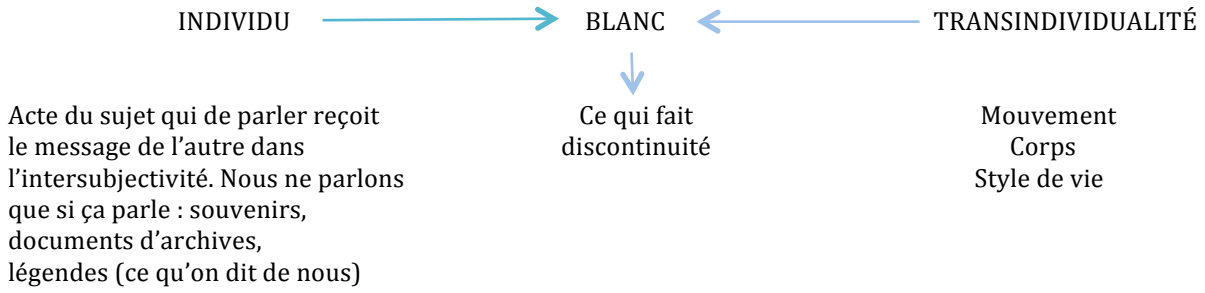
Il n'y a pas d'abord un sujet qui aurait secondairement une histoire. Il y a un sujet – des sujets – qui naissent de l'histoire, de ce qui advient. Le refus de naître se soldera de l'évitement de l'intersubjectivité (rencontre) et du retrait.

Le discours concret est le domaine de cette individuation du sujet. Cette individuation se fait en référence à la langue qui implique que ça parle dans l'acte même où ça fait sujet concret. Cela veut dire qu'il n'y a pas des entités d'individus et secondairement un langage (ça ne voudrait rien dire).

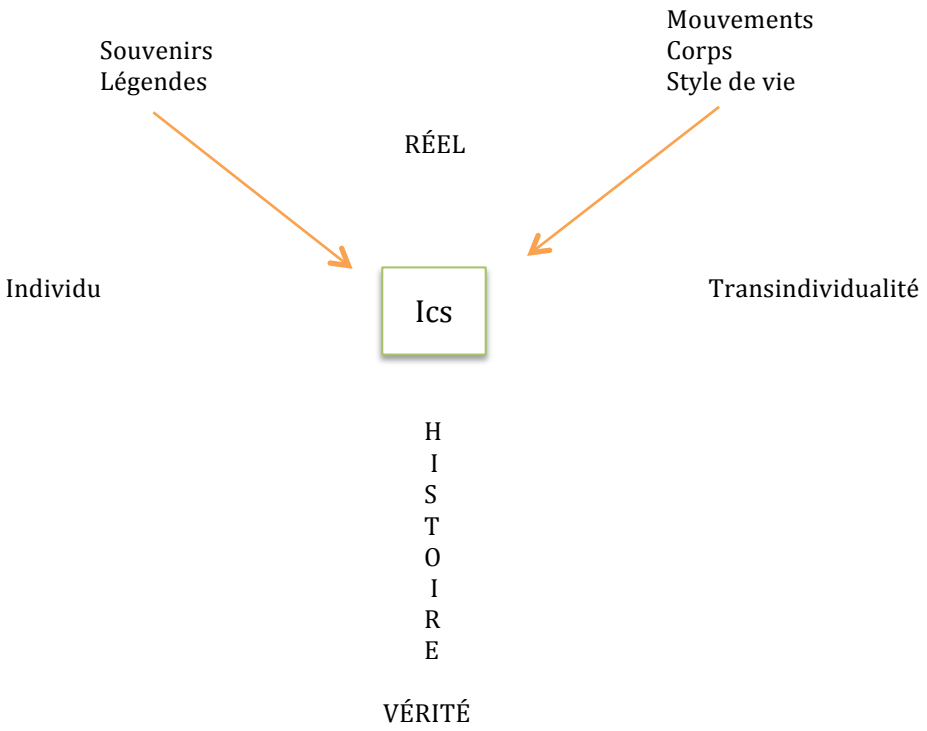
III – Ses opérations. Ce qui fait défaut, il y a un trou. L'inconscient ne peut être pensé comme réalité qui ne serait qu'individuelle. Le sujet ne parle que si ça parle en lui. C'est dans la discontinuité que la vérité fait histoire pour un sujet. L'inconscient c'est la discontinuité entre l'individuel et le trans-individuel qui ne peut être restauré que dans l'ordre d'une vérité historique.

Dans la psychose il n'y a pas de discontinuité entre l'individu et le milieu : « c'est ma mère qui parle ». L'émergence de la vérité se fait par le biais de l'inconscient, par la parole. Ce qui fait mensonge nous avons à le dénoncer là où il y a des blancs. L'obsessionnel livré à l'analyse découvre le vide, le blanc de « mon moi c'est moi » : tout est bâti sur le vide de son mensonge surmoïque. L'hystérique livré à l'analyse découvre le mensonge de son moi confusionnel : « moi c'est l'autre ».

L'histoire… alors… est à considérer comme la parole de vérité… ou la vérité qui parle émergeant au cœur de ce qui fonde toutes les réalités – celle de l'individu aussi bien que celle de la transindividualité – et qui est le réel.



L'inconscient est le lieu d'articulation de toutes les données et de chacun à tous.

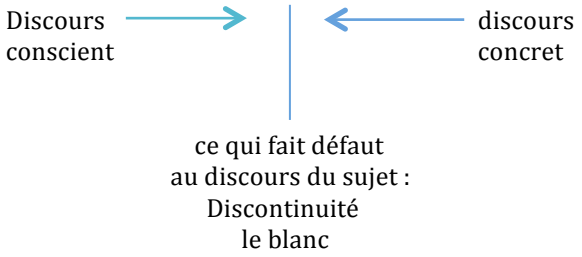


Avec la vérité qui parle, l'inconscient.

(p.2 58 § 4 – p.136 § 1)
L'inconscient est cette partie du discours concret en tant que transindividuel, qui fait défaut à la disposition du sujet pour rétablir la continuité de son discours conscient.

a) Cette partie du discours concret en tant que trans-individuel qui fait défaut à la disposition du sujet pour rétablir la continuité de son discours conscient

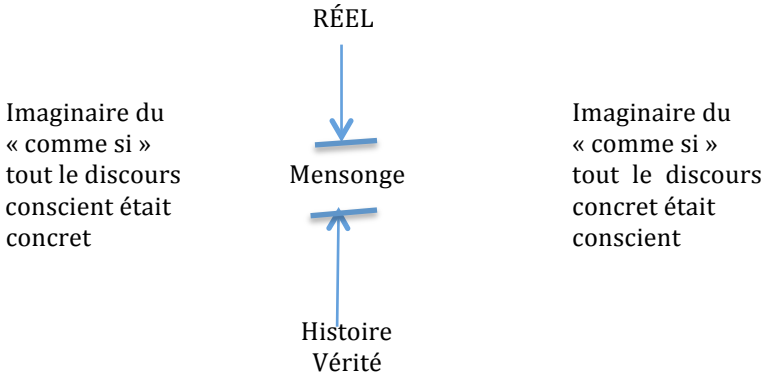
En tant qu'elle est originaire (pas un discours) la parole s'indique dans les blancs du discours ou dans la discontinuité conscient/concret.



(p. 259 § 2 – p. 136 § 4)
L'inconscient est ce chapitre de mon histoire qui est marqué par un blanc ou occupé par un mensonge : c'est le chapitre censuré. Mais la vérité peut être retrouvée : le plus souvent déjà elle est écrite ailleurs.

b) Ce chapitre de mon histoire marqué par un blanc ou par un mensonge : censuré quand à la visée de réel qui se manifeste comme la vérité qui parle dans l'histoire.

En tant qu'elle est révélation de l'origine de la vérité qui parle la parole s'indique dans le – les mensonges de l'histoire ordonnée à la production continue de l'imaginaire à la place du réel.



La vérité qui parle dans le sujet, et dans le monde, et dans le discours conscient et dans le discours concret est censurée par un blanc qui fait mensonge.

- non seulement une absence de parole
- mais encore une parole qui ne veut rien savoir de la visée de réel de la vérité

- non une erreur
- mais un mensonge
  qui touche à une volonté qui ne veut pas et
  qui pervertit – détourne le désir de l'Autre

Cette vérité qui ne s'écrit pas dans la visée du DÉSIR de l'histoire, « peut être retrouvée ailleurs »… là où je ne sais pas :

- dans mon corps (mouvements)
- dans mes souvenirs d'enfance (archives)
- dans le style de ma vie et de mon caractère (évaluation sémantique)
- dans ce qu'on dit de moi (légendes et tradition)
- dans les adultérations et les distorsions (traces)

Avec ces pages de Lacan, nous sommes au cœur de la question de la dénégation touchant d'un même coup à celle de l'origine et à celle de l'inconscient dans l'histoire.

> *Il faut dans l'inconscient repérer la particularité de chaque individu mais reliée à l'ensemble de l'humanité.*
>
> *Le chapitre adultéré ce sont les blancs et les mensonges. Le mensonge c'est ce dont nous ne voulons pas nous souvenir. Il faut aller jusqu'à montrer que le men-*

songe est un refus et pas seulement le repérer comme refus de la vie qui se donne, refus de l'altérité.

Le fantasme de toute-puissance « moi veux toute la place » signifie le refus de l'altérité en tant que la vie est donnée à l'autre. Quand le refus est central, c'est comme si le réel était le refus.

Le fait que quelqu'un d'autre touche à ce refus provoque la haine car on a l'impression alors de devenir fou parce que ça désorganise tout le système. Le refus est presque l'ouverture mais pas complètement : il faut toujours un peu de distorsion pour nourrir ce refus. C'est la distorsion qui fait l'homme : c'est le lieu du combat.

7/11/1987

(p. 260 § 2 – p. 137 § 2)

Il (l'étudiant) **pourra dès lors plus facilement toucher, à chaque instant de sa pratique, qu'à l'instar de la négation que son redoublement annule, ces métaphores perdent leur dimension métaphorique, et il reconnaîtra qu'il en est ainsi parce qu'il opère dans le domaine propre de la métaphore qui n'est que le synonyme du déplacement symbolique, mis en jeu dans le symptôme.**

Le déplacement symbolique – Le déplacement imaginaire.

Ce qui apparaît comme métaphores au sens imaginaire des mots dans mon discours perd sa dimension métaphorique – de « transport et de transfert de sens » - dans l'œuvre de Freud qui nous fait « opérer dans le domaine propre de la métaphore », celui du « transport et du transfert de sens » qui n'est que « le synonyme du déplacement symbolique » (du transfert et du transport de sens) mis en jeu dans le symptôme.

Dans le « déplacement symbolique » sont jetés ensemble deux séries : une extérieure somatique, une interne psychique (historique). C'est de cela qu'il s'agit chez Freud.

Avec la référence « aux stades prétendus organiques du développement individuel » - oral, anal… - Fenichel est dans le déplacement ou la métaphore imaginaire, au lieu de laisser se découvrir ou de laisser se faire une recherche authentique de l'histoire où le sujet est impliqué. Ce que dit l'analysant est référé à de prétendues lois qui dépendent d'un système philosophique ou physiologique où le surgissement du sujet comme tel n'a plus lieu.

Autrement dit, la référence au système des stades organiques a même valeur que la référence « à la marche générale de l'histoire » qui laisse tomber la question du sujet qui ouvre l'histoire particulière à l'histoire générale.

(p. 261 § 1 – p. 138 & 4)

Les événements s'engendrent dans une historisation primaire autrement dit l'histoire se fait déjà sur la scène où on la jouera une fois écrite, au for interne comme au for extérieur…

L'amnésie du refoulement est une des formes les plus vivantes de la mémoire…

(p. 261 § 5 – p. 139 § 2)

Ce que nous apprenons au sujet à reconnaître comme son inconscient, c'est son histoire, - c'est-à-dire que nous l'aidons à parfaire l'historisation actuelle des faits qui ont déterminé déjà dans son existence un certain nombre de « tournants » historiques. Mais

s'ils ont eu ce rôle, c'est déjà en tant que faits d'histoire, c'est-à-dire en tant que reconnus dans un certain sens ou censurés dans un certain ordre…

Qu'est-ce que l'histoire ? Certains enferment l'histoire d'un être humain dans l'ordre biologique des stades (oral, anal…). L'histoire idéalisée d'un sujet est rabattue dans une loi générale parce qu'elle est préférable à un savoir imaginaire.

Il est difficile de renoncer à l'histoire idéalisée qui justifie notre comportement actuel. Parfois on n'arrive pas à s'en séparer. Si l'histoire particulière ne s'inscrit pas dans l'histoire idéale, on ne peut identifier un sujet qu'aux différents traumatismes qu'il a subis… mais le sujet n'est pas de cet ordre. Les événements s'engendrent dans une histoire, mais nous ne pouvons lire ce qui nous est arrivé qu'en passant le deuxième temps de l'historisation, en rebroussant chemin. (On ne peut parler de primaire que s'il y a du secondaire).

Au for interne, ce qui concerne le jugement de la conscience de quelqu'un et qui ne peut être étalé sur la place publique. C'est la porte intérieure qui est du côté de la psychanalyse.

Le for externe concerne le tribunal public. C'est la porte de la cité, extérieure. Serait du côté de l'histoire, la manière de juger d'un enchaînement de faits.

Au for interne, un événement peut être vécu de manière différente selon les individus.

<u>Les deux temps de l'historisation.</u>

Dans la psychanalyse comme dans l'histoire « **les événements s'engendrent dans une historisation primaire** » ce qui suppose un rapport constitutif de cette histoire à une historisation secondaire. « **Autrement dit, l'histoire se fait déjà sur la scène où on la jouera une fois écrite**… » (p. 261 § 1) (celle du langage).

Il n'y a d'histoire que dans ce rapport entre un temps premier qui n'est accessible comme histoire que par un temps second où il est mis en scène. Dans le rapport de ces deux temps s'indique l'activité historique du sujet. Cette histoire en acte est réactualisée dans la psyché **« au for interne comme au for externe** », dit Lacan, c'est-à-dire :

- au jugement de la conscience à la porte qui s'ouvre en dedans
- ou au jugement des tribunaux à la porte qui s'ouvre en dehors (de la ville).

Nous voulons dire que les époques ne laissent pas la même sorte de souvenir dans la mémoire des hommes…

- ni selon la conscience qu'on en a pour nous-même,
- ni selon le jugement qu'on en fait officiellement.

Ceci n'est pas du tout le même événement historique selon les tribunaux qui jugent les peuples et selon la conscience qui juge un individu.

Et même nous savons que la manière de lire notre histoire – qu'elle soit individuelle ou collective – se modifie selon les rencontres que nous faisons et qui nous font, c'est-à-dire qui modifient notre jugement et révèlent comme nouveau ce qui était caché dans l'ancien : « les choses cachées depuis le commencement du monde ». Nous ne saurons le début qu'à la fin, dans la mise en scène finale de l'histoire.

Ce qui est oublié depuis le début dans « l'amnésie du refoulement » demeure vivant dans la mémoire. La censure manifeste ce qui cherche à se dire dans l'histoire – au for interne comme au for externe – et cela ne peut se dire (partiellement ou progressivement) que dans l'articulation de la FIN à l'ORIGINE. (Mais on peut s'arrêter en route).

Il y a une lutte inconsciente entre l'oubli et la réapparition sous forme traumatique d'un événement qui se répète et ne peut être symbolisé. C'est vraiment une chute dans l'oubli, et en même temps ce qui fonctionne à travers cet oubli, c'est quelque chose qui ne peut plus être réinscrit dans une histoire.

Venir à bout de la parole forclose ! Ce sont les pervers qui nous enseignent le plus sur la psychose. Quand ils sont d'un côté, ils oublient complètement ce qu'ils ont été : « Je ne sais pas » - « Je ne peux pas savoir ». Il faut l'amener à sentir qu'il refuse, qu'il commence à croire qu'il refuse. Il y a un refus préalable à être touché dans une rencontre. Ce qui apparaît alors c'est la haine qui se présente comme originaire alors qu'elle n'est que première. C'est un refus qui ne se sait même pas. Qu'est-ce qui nous autorise à frapper ainsi au for interne ? C'est à cette place que nous sommes pourtant. Qu'est ce qui nous autorise à entendre la haine à ce point ultime où elle touche à l'origine ? Ce qui est à l'œuvre quand un analysant parle de la haine jusqu'au bout, c'est l'amour. La haine est le rempart ultime pour qu'il n'y ait personne. Mais dans la mesure où elle se dit jusqu'au bout, on trouve l'amour. Le psychanalyste est mis en position de croire que quelque chose est à l'œuvre dans ce qui se parle. C'est le chemin de la sortie de la psychose et de la perversion.

La honte par la médiation de l'orgueil ne justifie plus la transgression mais conduit à en parler à un autre. Derrière la honte qui se manifeste et donc déjà disparaît, apparaît le sentiment de pourriture, le quelque chose qui sent mauvais en moi, c'est à dire quelque chose qui fait pourrir la chair. Ce quelque chose c'est le mensonge qui ne parle pas pour faire vivre.

Faire l'expérience de vivre là où nous aurions dû mourir (dans l'ordre de la putréfaction) c'est ce qui nous renseigne sur notre naissance. Naitre vraiment c'est sortir du mensonge premier et l'on sait que le mensonge premier c'est le refus d'une parole qui se donne.

<u>Le champ de la Psychanalyse : le symptôme et l'histoire.</u>

Le champ de la psychanalyse est nécessairement dans le champ de l'histoire car il n'y a pas de parole pensable hors du temps et de l'histoire. C'est une des fonctions de la parole de nous introduire dans le temps comme sujet d'une histoire, dans un corps.

Le déchiffrage de l'inconscient ne peut être réduit à « une théorie des l'instincts, voire des pulsions », à une successibilité générale des stades organiques en quoi consisterait cette lecture justement, même si c'est sur ce fond qu'elle a lieu.

Du coup,

« ce que nous apprenons au sujet à reconnaître comme son inconscient… »

ce ne sont pas les modalités orales, anales, urétrales qui sont les conditions de son surgissement à l'ordre humain de l'histoire.

« c'est son histoire »

« c'est-à-dire que nous l'aidons à parfaire l'historisation actuelle des faits qui sont déterminés déjà dans son existence un certain nombre de tournants historiques ».

Les « tournants » historiques ne se lisent qu'à la lumière à laquelle « ils sont reconnus dans un certain sens ou censurés dans un certain ordre, à la lumière de la parole à laquelle j'accède maintenant, dans l'histoire, et qui m'autorise à les considérer comme le navigateur qui considère les astres.

Dans cette considération, c'est du « sujet du désir » qu'il est question et c'est elle qui le met « enfin en question ». (p. 229-236 – p. 107-108)

Dans le texte qui précède « Du sujet enfin en question » et qui date de 1966 (plus de 10 ans après), Lacan revient comme en introduction à ce texte sur « Le saut de l'opération Freudienne », « qui articule en clair le statut du symptôme avec celui de la thématique de la vérité et de son biais dans le savoir ». Il dit que l'opération propre du symptôme, « celle du transport et du trans-

fert de sens », de la chute de sens dans la chair est l'opération freudienne, en sens inverse.

Lus en tant que fait d'histoire, les symptômes sont ordonnés à l'assomption du sujet de l'inconscient auquel il renvoie. Il ne s'interprète alors que dans l'ordre du signifiant qui n'a de sens que dans sa relation à un autre signifiant, relation qui n'est soutenue que par le sujet de l'histoire, par le sujet qui se soutient de l'articulation des deux temps de l'historisation que nous avons vu tout à l'heure).

« C'est dans cette articulation du symptôme à l'assomption du sujet que réside la vérité du symptôme ».

Dans sa lecture comme signifiant du sujet, non dans sa lecture comme signe d'une représentation quelconque, fut-elle subjective… reste ouverte la question de la vérité du sujet représenté par un signifiant pour un autre signifiant.

En d'autres termes la vérité du symptôme est dans le rapport du « mot » au sujet – c'est dans ce rapport qu'il devient signifiant, mais où réside la vérité du sujet ?

Le symptôme, dit Lacan, ne représente pas quelque irruption de vérité - il serait encore interprété dans l'ordre du signe, « **il est vérité d'être fait du même bois dont elle est faite si nous posons matérialistement que la vérité c'est ce qui s'instaure dans la chaîne signifiante…** ».

Sinon nous posons que l'histoire est constituée par le rapport dialectique de la matière et de la vérité dont le sujet est le troisième terme qui accomplit les deux actes (en les faisant disparaître). De quel point de vue faut-il prendre la fumée des fours crématoires : celui du signe qui dit qu'il y a feu ou celui du signifiant qui dit qu'il était juif, cette fumée représentant le juif pour un autre signifiant, l'élection d'un peuple par exemple…

Une fois encore, nous sommes là aux prises avec la lecture d'un Lacan - ou avec son audition - qui ne cesse de faire jouer la contradiction dans la forme ambiguë du discours : c'est sans doute un des endroits qui nous montre comment il interdit à son discours de se clore sur lui-même. La fumée des fours crématoires ? Y a-t-il symptôme plus historique ?

C'est celui en tout cas que Lacan avance pour affecter d'un conditionnel ce qu'il en resterait pour la réduction matérialiste ; un élément moins métaphoriquement imaginaire que toutes les fumées qu'il pourrait s'élever à débattre si ce qu'elle représente, cette fumée des fours crématoires, est à reprendre par le biais du biologique ou du social.

N'est-ce pas manière de renvoyer dos à dos l'interprétation biologique et l'interprétation sociale en laissant ouvert le champ de interprétation du sujet ?

Des conséquences du langage (comme signifiant) ou désir du savoir (comme sujet) les voies viendront plus praticables si l'on se repère à se joint qu'est le sujet.

Ce qu'on sait depuis toujours de la distance qui sépare le SUJET d'avec son existence d'être sexué, voire d'être vivant, voilà le champ que la psychanalyse rouvre.

Elle offre un bâti qu'on doit atteindre comme écran fondamental du réel dans le fantasme inconscient (blanc ou mensonge).

Aussi bien dans l'histoire que dans la psychanalyse.

De cela il résulte que « **toute fixation a un prétendu stade instinctuel est avant tout stigmate d'historique : page de honte qu'on annule ou page de gloire qui oblige…** » (p. 261 § 5)

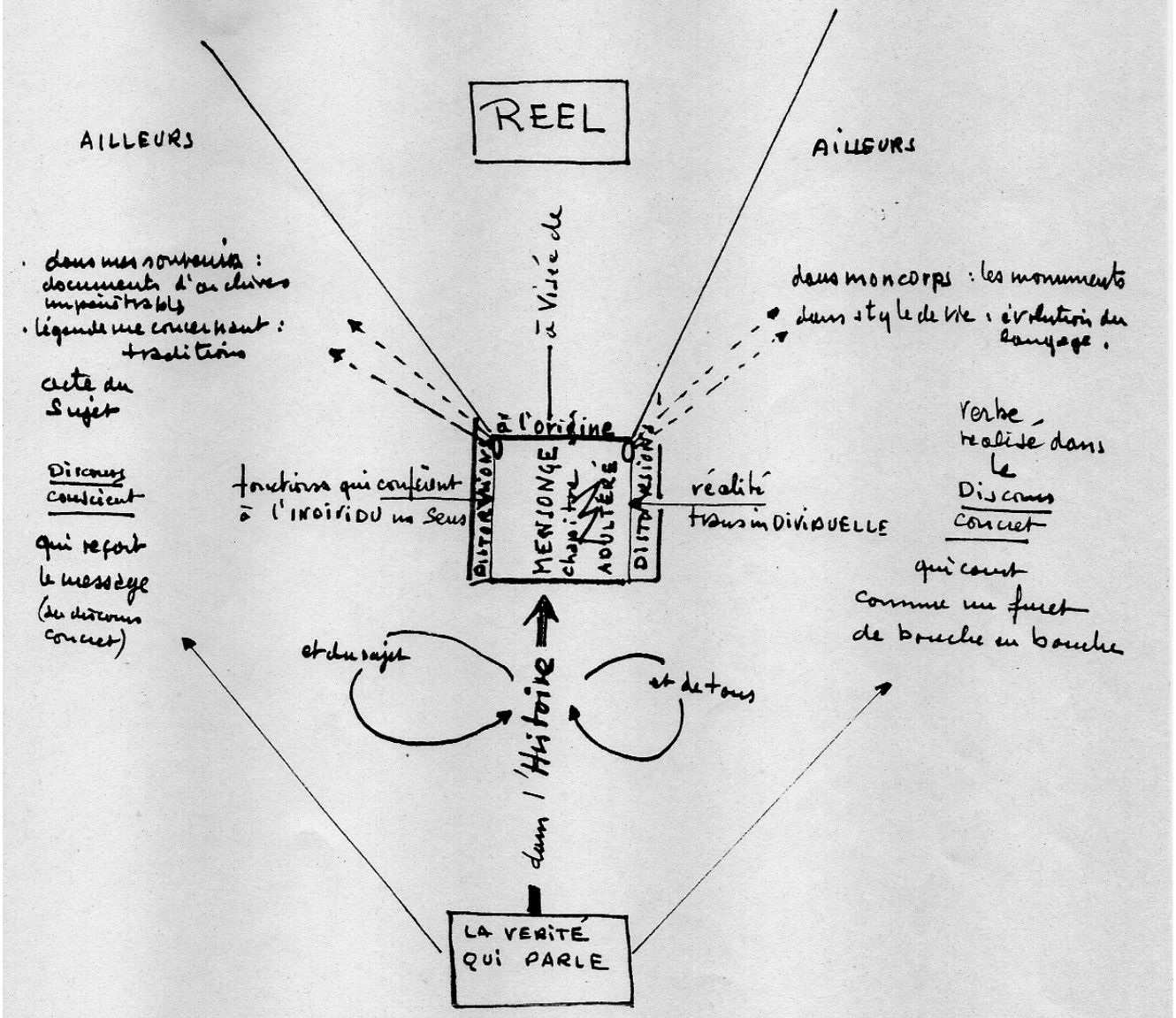
En se tenant à la référence biologique voir au plan biologique de Jaworski… Lacan s'amuse à montrer jusqu'où peut aller la métaphore devenue analogie (p. 262) : le M.A., à cause des armures serait dans l'histoire à référer à l'ordre des crustacés.

L'Interprétation des rêves de Freud met enjeu une métaphore qui « va strictement à l'encontre de la pensée analogique ».

« Analogos » veut dire proportionnel, qui est en rapport avec… et les déplacements de la métaphore freudienne ne tiennent pas compte des proportions ou des rapports analogiques qui existent entre les éléments dans une figure donnée ou qui existent dans les rapports d'une figure à une autre.

L'analogie qui interprète l'histoire du sujet par rapport à la « mythologie de la maturation instinctuel » bâtie avec les morceaux choisis de l'œuvre de Freud… en marche vers « le ciel de la pleine réalisation de l'objet génital ».

Lacan (p. 264 § 2 – p.142 § 1) montrera enfin quel **« rang secondaire et hypothétique tient dans l'œuvre de Freud la théorie des instincts qui ne saurait tenir un seul instant contre le moindre fait particulier d'une histoire ».** Il apporte à sa démonstration l'argument de « l'Homme au loups » et **« c'est à l'analyse d'un tel cas qu'on voit bien que la réalisation de l'amour parfait n'est pas un fruit de la nature mais de la grâce, c'est-à-dire d'un accord intersubjectif imposant son harmonie à la nature déchirée qui le supporte »** (§ 3 - § 2).



. un blanc censuré par un mensonge, ce pourrait être l'obsessionnel (1)

. un mensonge censuré par un blanc ce pourrait être l'hystérique. (2)

ECRITS
Page 257. 259.

octobre 1987